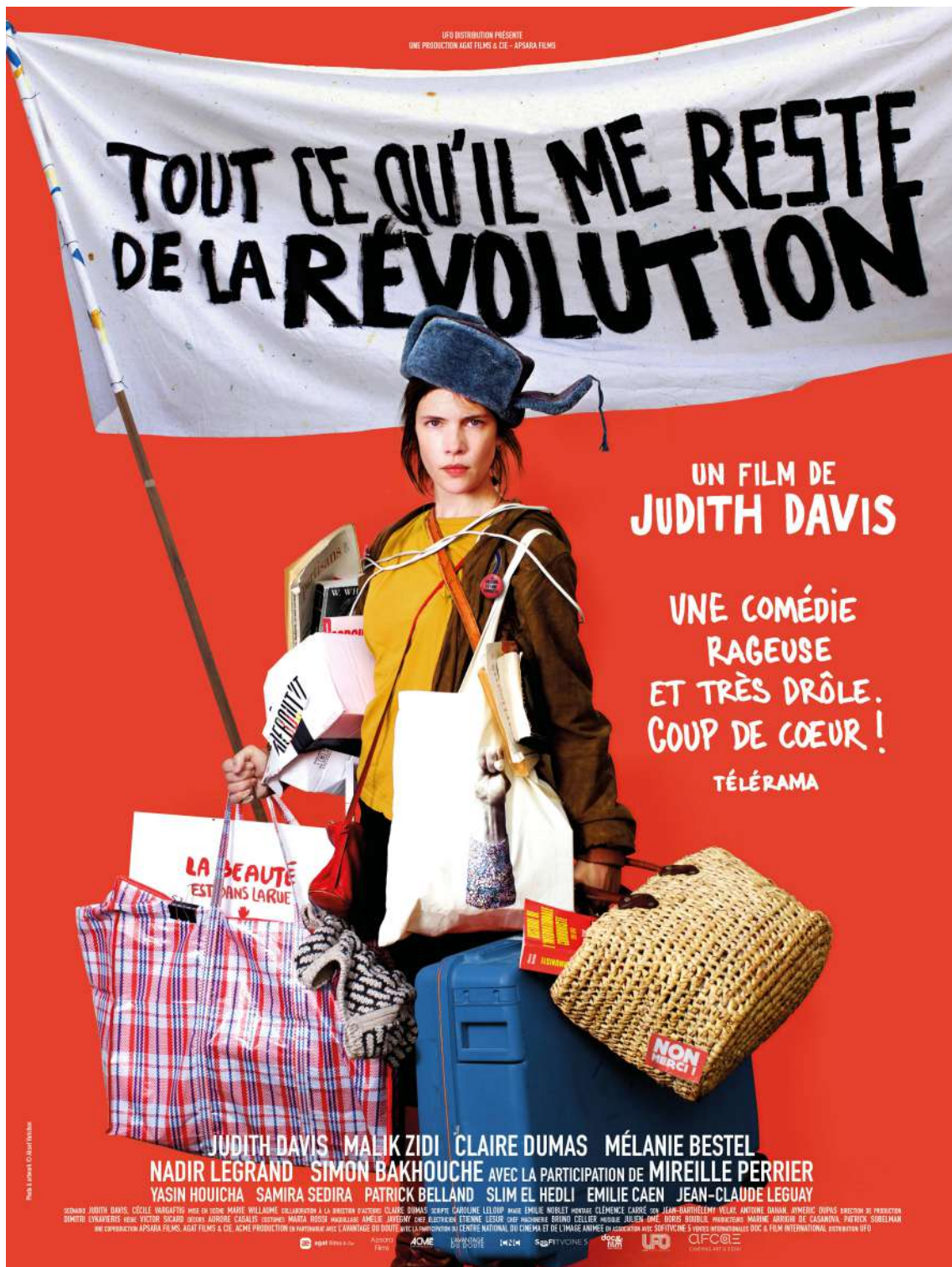


REVUE DE PRESSE



LFO DISTRIBUTION PRÉSENTE
UNE PRODUCTION AGRI FILMS & CIE - APSARA FILMS

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

UN FILM DE
JUDITH DAVIS

UNE COMÉDIE
RAGEUSE
ET TRÈS DRÔLE.
COUP DE CŒUR!

TÉLÉRAMA

JUDITH DAVIS MALIK ZIDI CLAIRE DUMAS MÉLANIE BESTEL
NADIR LEGRAND SIMON BAKHOUCHE AVEC LA PARTICIPATION DE MIREILLE PERRIER
YASIN HOUCHE SAMIRA SEDIRA PATRICK BELLAND SLIM EL HEDLI EMILIE CAEN JEAN-CLAUDE LEGUAY

SCÉNARIO JUDITH DAVIS, CÉCILE WANGFATIG. MISE EN SCÈNE MARIE WILLAUME. COLLABORATION À LA MONTAGE PATRICK CLAUDE DUMAS. SCÉNARIO CAROLINE LÉLoup. MONTAGE ÉMILIE NOBLET. MONTAGE CLEMENCE CARPÉ. SON JEAN-BARTHELEMY BELAY. ANTOINE DANIAN. JYMERIC DUPAS. DIRECTION DE PRODUCTION SIMONE LYNVAERTS. MONTAGE VICTOR TOCARD. COSTUME ANDRÉE CASALDI. COIFFURE MARIE ROSSI. MAKEUP ANGELE BAREWY. PHOTOGRAFIEUR ETIENNE GELU. PHOTOGRAFIEUR BENOIT ZELLER. PHOTOGRAFIE JULIEN JONC. DISTRIBUTEUR MONTAGE MARCIE ARDOR. JEAN CASARINI. PATRICK SOBELMAN. UNE CO-PRODUCTION APSARA FILMS, AGRI FILMS & CIE, ACME PRODUCTION EN PARTENARIAT AVEC L'AVANTAGE DU BONHEUR AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE LIMAGNE ANIMÉE EN ASSOCIATION AVEC SUDTYCINE 5 VOIES INTERNATIONALES DOC & FILM INTERNATIONAL DISTRIBUTION LFO

Agri Films & Cie AOME L'AVANTAGE DU BONHEUR LFO CFCOE



Trois films qui ont marqué les Rencontres

"Tout ce qui me reste de la révolution" de Judith Davis



Judith Davis, réalisatrice, Mélanie Bestel, comédienne et Christine Poirier de l'Autre cinéma.

"Que reste-t-il de la révolution, de ses transmissions, de l'héritage de la culture de Gauche des années 60-70 ?", interroge le film qui a été diffusé en avant-première samedi. La réalisatrice met avant les initiatives collectives notamment un groupe de paroles. Il est composé de personnes issues de divers milieux qui s'interrogent sur ce qui est le plus important pour tenter de

changer le monde attrapant au passage Stéphane, le monsieur de la "start up nation" qui baigne à fond dans le règne de la compétition.

Avec beaucoup d'humour, le film souligne **"l'importance de créer des solidarités"**, a dit Judith Davis tout en faisant remarquer que **"les formes d'engagement ont changé"**.



Le fond de l'air est à nouveau rouge et *Tout ce qu'il me reste de la révolution* s'en fait l'écho mais peine à apporter un renouveau formel. Attachant car sincère dans le fond, ce premier film reste gentiment dans les clous dans la forme. L'actrice-réalisatrice Judith Davis y joue Angèle, urbaniste à l'énergie frondeuse et dont la colère lui semble avoir été transmise en héritage. C'est une enfant du dazibao comme il y a des enfants de la balle : après s'être fait virer par « des patrons de gauche », elle se réinstalle chez son père, ancien ouvrier maoïste, alors que sa mère est partie couver ses désillusions à la campagne. Avec une naïveté assumée, Angèle réinvente le monde en bas de chez elle, à son échelle, en tombant amoureuse, déclamant de la poésie ou montant un collectif. Dommage alors que ce film, souvent drôle et jamais cynique, s'installe dans des rapports sociaux parfois convenus si l'on excepte le pétage de plomb final du beau-frère, proto-macroniste halluciné et terrifiant.

ANTOINE DU JEU



Ecrans

CINÉMA L'imagination au pouvoir ? Ou le réalisme ? Quand le souffle de Mai rencontre l'air du temps libéral, cela donne une comédie qui nous remet en question.

Utopies, tant pis ?

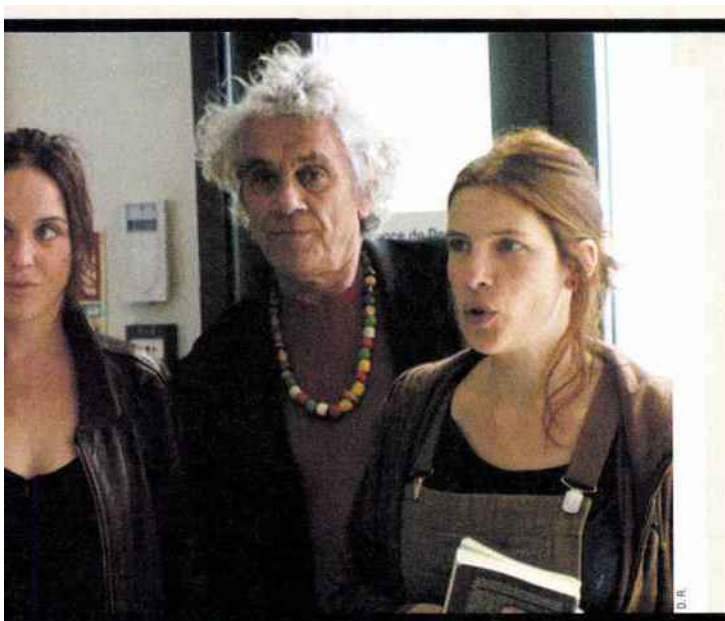
Angèle, la trentaine, a choisi de devenir urbaniste parce qu'elle voulait « *se battre pour que les gens aient au quotidien des espaces pour se rencontrer* ». Toute petite déjà, elle disait qu'elle voulait inventer des idées pour changer le monde. Et les mettre en pratique.

RIVE GAUCHE Il faut dire que ses parents étaient de vrais soixante-huitards, rencontrés dans l'usine où ils s'étaient établis en bons « maos ». Mais voilà, quand elle a vu les socialistes revenus au pouvoir en 1997 privatiser à tour de bras, Diane, la mère, a décidé de tout plaquer, sa famille comme ses idéaux. Et ça, Angèle ne l'a pas digéré. Obsédée par le souci de ne pas trahir, elle dit ses quatre vérités à son entourage, à ses patrons « de gauche », qui la licencient en lui conseillant de devenir auto-entrepreneuse « *pour se challenger* », comme à sa sœur passée du côté obscur de la grande entreprise. Angèle, elle, continue bec et ongles de militer pour chan-



ger le monde. Revenue des syndicats et des partis, elle invective les distributeurs automatiques de billets, tague des doigts d'honneur sur les symboles du capitalisme triomphant et multiplie les interpellations artistiques dans les lieux publics avec son amie d'enfance Léonore. Puis, toutes deux décident de mettre sur pied un collectif qui se réunit chaque semaine dans la classe d'une école primaire « *pour comprendre le monde* ». Jusqu'au jour où l'un des participants tombe amoureux d'Angèle et lui permet de découvrir que sa mère n'était pas exactement celle qu'elle croyait...

APRÈS MAI Sous ses airs de comédie qui tourne en dérision les contradictions d'une époque qui tente de faire rimer engagement et marchand, *Tout ce qu'il*



Tout ce qu'il me reste de la révolution, sous ses airs de comédie, soulève des questions politiques fondamentales.

me reste de la révolution soulève aussi des questions politiques fondamentales : que faire de l'héritage de Mai 68 ? Comment s'organiser pour faire bouger les choses ? Comment vivre ensemble quand on pense différemment ? Pourquoi ne peut-on plus poser la question des pourquoi ? Et, finalement, faut-il accepter le monde « comme il est » ou croire qu'il n'est que ce que nous en faisons ? On rit beaucoup des contradictions non assumées du personnage principal, brillamment interprété par la réalisatrice elle-même, mais on ne peut s'empêcher de se demander si c'est finalement Angèle qui est trop rigide, ou les autres qui sont devenus trop accommodants avec l'inhumanité ambiante.

■ Igor Martinache



À l'affiche du Méliès

CINÉMA PUBLIC GEORGES-MÉLIÈS. 12, PLACE JEAN-JAURÈS. Tél. 01 83 74 58 20

SORTIE NATIONALE LE 6 FÉVRIER

LA MONTREUILLOISE JUDITH DAVIS FAIT SA RÉVOLUTION

Premier long métrage de la réalisatrice et comédienne montreuilloise Judith Davis, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* sortira en salle le 6 février – sauf pour celles et ceux qui pourront assister à la projection en avant-première le 2 février au Méliès, en sa présence, aux côtés de la scénariste Cécile Vargaftig... Voici une comédie romantico-politique



Avant-première le 2 février au Méliès.

D.R.

rageuse et drôle aux idées... révolutionnaires ! Le film de Judith Davis a d'abord conquis le public du Festival du film francophone d'Angoulême 2018, où il a remporté le Valois du jury. Vous avez découvert Judith Davis comme actrice, entre autres, dans *Trois souvenirs de ma jeunesse* d'Arnaud Desplechin. Elle interprète ici le rôle d'Angèle, qui avait 8 ans quand s'ouvrait le premier McDonald's de Berlin-Est... Depuis, elle se bat contre la malédiction de sa génération : être née « trop tard », à l'heure de la déprime politique mondiale. Elle vient d'une famille de militants, mais sa mère a abandonné du jour au lendemain son combat politique, pour déménager, seule, à la campagne. Sa sœur a choisi le monde de l'entreprise. Seul son père, ancien maoïste chez qui elle retourne vivre, est resté fidèle à ses idéaux. En colère, déterminée, Angèle s'applique autant à essayer de changer le monde qu'à fuir les rencontres amoureuses. Que lui reste-t-il de la révolution, de ses rendez-vous ratés et de ses espoirs à construire ? Tantôt Don Quichotte, tantôt Bridget Jones, Angèle tente de trouver un équilibre... ■

Tarifs du cinéma Le Méliès

Plein tarif : 6 €. Tarif réduit : 5 €. – 26 ans : 4 €. Dernière séance du mardi : 3,5 €



Interview

Patrick Sobelman (Agat Films & Cie/Ex Nihilo) :

« Les baisses de financement nous obligent à ne pas ronronner ! »

Patrick Sobelman fait partie d'une structure unique en son genre, Agat Films & Cie/Ex Nihilo, un collectif de 8 producteurs associés (parmi lesquels Robert Guédiguian) où la solidarité économique n'empêche pas l'expression des goûts individuels. Le choix de produire *Les Estivants* de Valeria Bruni-Tedeschi, sorti mercredi dernier, et *Tout ce qu'il me reste de la révolution* de Judith Davis, qui sort le 6 février, n'appartient donc qu'à lui. Il nous parle de ces deux films aux univers et aux modèles de financement très différents, et de ses projets parmi lesquels la réalisation par Carine Tardieu du dernier scénario de Sólveig Anspach.

Satellifax Magazine : Dans *Les Estivants*, une famille aisée règle ses drames et ses conflits dans une villa de la Côte d'Azur coupée du monde. Dans *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, une jeune femme cherche de nouveaux moyens de changer le monde. Valeria Bruni-Tedeschi signe son sixième film avec des comédiens connus comme Pierre Arditi ou Yolande Moreau. Judith Davis signe, elle, un premier film sans têtes d'affiche. Qu'est-ce qui vous a conduit à produire ces deux films ?

Patrick Sobelman : Toute pudeur mise à part, je dirais que le seul point commun, c'est moi ! Ce n'est pas parce qu'Agat est un collectif que je dois obéir à une ligne éditoriale commune. Ce qui est bien, c'est que nous partageons tout sauf les goûts. Parmi les films que j'ai produits, il y en a certains que je suis le seul à aimer ! D'ailleurs, les films ne sont pas signés à 8. Ce qui est décidé collectivement, ce sont les investissements et le risque économique puisque nous sommes économiquement solidaires. Il y a bien sûr des goûts communs parce que nous nous sommes choisis et que nous ne sommes pas par hasard ensemble depuis vingt ans. Mais je peux produire un film même si tout le monde dans la société déteste le scénario. La seule chose qui nous réunit tous chez Agat, c'est que nous n'avons jamais fait de films de pur divertissement. Nos films racontent toujours quelque chose du monde dans lequel on vit. Mais ils peuvent prendre n'importe quelle forme : parmi les films que j'ai produits, *Innocence* de Lucile Hadzihalilovic ou *Dark Touch* de Marina de Van n'ont rien à voir avec *La Vie domestique* d'Isabelle Czajka ou la trilogie de Lucas Belvaux.



Patrick Sobelman, 62 ans, est producteur au sein du collectif Agat Films & Cie/Ex Nihilo.

Votre collaboration avec Valeria Bruni-Tedeschi est assez récente ?

PS : La rencontre s'est faite pour *Les Trois Sœurs*, pièce qu'elle a adaptée

en 2015 pour Arte. C'était un moment important pour moi car cela coïncidait avec le décès de Sólveig Anspach, dont j'ai produit quasiment tous les



Judith Davis, à l'affiche de son propre film, *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, a dû batailler pour le réaliser avec un budget de seulement 280 000 euros.
Photo © Agat Films & Cie - Ex Nihilo

■ ■ ■ films, et avec ma rupture professionnelle avec Lucas Belvaux. J'avais le besoin et l'envie de retrouver des aventures fortes avec des réalisateurs forts, et le moins que l'on puisse dire est que Valeria a répondu à ce besoin ! C'est quelqu'un d'extrêmement stimulant parce qu'elle ouvre toutes les fenêtres. Elle laisse entrer le réel et s'engouffrer toutes les propositions. Jean Renoir disait : « Il faut toujours laisser la porte du studio ouverte au cas où le réel voudrait y entrer. » C'est exactement ce que fait Valeria. J'ai donc produit *Les Trois Sœurs* avec mon associée Marie Balducci, qui a produit ensuite le documentaire de Valeria, *Une jeune fille de 90 ans*. Je me suis lancé dès ce moment-là dans le projet de faire *Les Estivants* avec Alexandra Henochsberg de Ad Vitam, qui avait déjà distribué *Un château en Italie* et coproduit *Les Trois Sœurs*. Nous produirons également ensemble le prochain film de Valeria qui est en début d'écriture, autour du métier d'acteur, dans lequel elle ne jouera pas puisque ses personnages seront des jeunes.

Valeria Bruni-Tedeschi est désormais une cinéaste reconnue. Son film doit être plus simple à financer que celui de Judith Davis qui est un premier film ?

PS : Plus compliqué que le film de Judith Davis, ce n'est de toute manière pas possible ! Donc cela a en effet été plus simple pour *Les Estivants* parce qu'on a pu suivre le circuit classique de financement : l'avance sur recettes, Canal+, une chaîne hertzienne, les Sofica. Mais ce montage s'est fait au moment où les chaînes de télévision ont commencé à vraiment réduire leurs investissements, en 2016. Nous n'avions pas du tout anticipé ce tournant donc le film a eu le budget nécessaire à sa fabrication, 4,5 millions d'euros, mais nous, producteurs, n'avons pas du tout été rémunérés. Il aurait fallu idéalement un budget entre 5 et 5,5 M€. Les comédiens et les techniciens ont été normalement payés. Nous avons donc fait l'effort de notre côté en ne prenant ni frais généraux ni salaires producteurs. Nous ne faisons pas partie des producteurs qui prennent leurs frais généraux quel que soit le budget. Il m'arrive de le regretter mais si on veut que le film soit fabriqué

au mieux, c'est la seule solution. Et il est vrai que l'on ne se dit pas a priori qu'il peut y avoir une difficulté à financer une comédie de Valeria Bruni-Tedeschi, ce que nous avons en revanche à l'esprit pour le film de Judith Davis !

« Je n'aurais sans doute pas produit *Les Estivants* et *Tout ce qu'il me reste de la révolution* sans le collectif qu'est Agat Films & Cie/Ex Nihilo ».

*Et ce film, *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, a été effectivement compliqué à financer ?*

PS : Très compliqué. Je pensais que nous allions être dans l'économie classique du premier film qui se fait avec 1,5 à 2 M€, avec l'avance sur recettes, un distributeur, une petite participation de Canal+ et quelques aides des Sofica ou des régions. Mais on a essayé



des refus partout. On n'a absolument rien obtenu. C'est Judith qui a tenu bon, qui m'a dit avec tellement d'intensité qu'elle ferait son film coûte que coûte que j'y ai cru. Comme il faut beaucoup d'énergie pour faire un film sans rien, trouver des plans gratuits, se battre pour 10 €, je suis allé chercher une jeune productrice, Marine Arrighi de Casanova de Apsara Films, qui avait produit *Fidelio*, *l'odyssée d'Alice* de Lucie Borleteau. Elle a adoré le scénario et on a passé un accord : moi sur le développement, elle sur la production exécutive. Elle a été formidable. Et l'enthousiasme de Judith Davis a fait le reste. Elle a, un peu comme Robert [Guédiguian] d'ailleurs, une capacité à embarquer tout le monde derrière elle. Le seul impératif était de respecter toutes les réglementations sociales. Ce n'est pas un film sauvage. Les techniciens sont au SMIC, les comédiens au tarif syndical et tout le reste est quasiment gratuit. On a fait le film avec 280 000 €. Les financeurs qui l'ont refusé trouvaient souvent le scénario trop donneur de leçons mais dans le film terminé apparaît toute l'autodérision de la cinéaste dans son questionnement sur l'engagement aujourd'hui. Le film reçoit d'ailleurs un très bel accueil dans les avant-premières ou les festivals, comme à Angoulême où il a reçu le prix du jury. On se dit qu'on a eu raison de se battre.

« Sur *Les Estivants*, nous n'avons pris ni frais généraux ni salaires producteurs. »

Concrètement, comment vous vous en sortez si vous ne couvrez plus vos frais généraux ? C'est un équilibre avec les autres films produits par le collectif ?

PS : Oui avec les autres associés. Il y a une époque, récente, où on arrivait à couvrir les frais généraux sur les longs métrages de cinéma dès la fabrication, sans avoir à tenir compte de l'exploitation. Depuis trois ou quatre ans, c'est devenu compliqué à cause des baisses de financements. On ne peut pas tout produire à faible coût comme le film de Judith Davis. C'est une économie



Marisa Borini, mère dans la vie et à l'écran de Valeria Bruni-Tedeschi, Valeria Golino et Pierre Arditi sont à l'affiche du film *Les Estivants*, dans les salles mercredi 30 janvier 2019.

particulière, souvent excitante, mais ce n'est pas valable pour tous les films. Il y a des films, comme *Les Estivants*, pour lesquels il faut un budget. Donc on perd de l'argent. L'an dernier, j'ai perdu de l'argent sur *Paul Sanchez est revenu !* de Patricia Mazuy et sur *Cornelius, le meunier hurlant* de Yann Le Quellec. Le dernier film avec lequel j'ai couvert mes frais généraux est *Taj Mahal* de Nicolas Saada (2014). La société récupère un peu sur l'exploitation, le catalogue, les films qui se revendent. Et puis on produit pour la télévision. On est entré

dans une période où ce sont presque les films produits pour la télévision qui équilibrent et compensent les difficultés des films de cinéma.

Cela dit, un film comme celui de Judith Davis qui n'a quasiment rien coûté peut du coup être très rentable ?

PS : C'est sûr ! Il suffit qu'il fasse des entrées, qu'une chaîne de télé le prenne, et on peut intégrer le classement des films les plus rentables ! Encore faut-il qu'il fasse des entrées ! Là se pose le problème de la sortie en salle,



de la notoriété du film et des choix des exploitants. Un film comme *La Dernière Folie de Claire Darling* qui sort en même temps a déjà une visibilité grâce à Catherine Deneuve. Sans vedettes, c'est plus compliqué. Les indépendants jouent le jeu mais pas les grands circuits de salles, à part MK2. Ces circuits, UGC, Pathé Gaumont et CGR, c'est de la grande distribution. Et de toute manière, ils ne gardent que ce qui marche puisqu'ils savent que 15 nouveaux films arrivent le mercredi suivant. De ce fait, les entrées se concentrent sur de moins en moins de films dans de moins en moins de salles. Et le cinéma d'auteur français est en train de couler. Les grands festivals comme Cannes lui donnent encore un peu de prestige mais il s'effondre. Le cycle de rotation est de plus en plus important, donc le bouche-à-oreille devient de plus en plus compliqué à organiser.

Comment parvenez-vous à organiser encore malgré tout le bouche-à-oreille, la notoriété ?

PS : Dans le cas d'un film comme *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, notre seul allié est le bouche-à-oreille et notre seule stratégie a été de montrer le film en amont, notamment dans les petits festivals. J'ai été extrêmement surpris d'ailleurs du nombre de ces petits festivals. Entre le festival d'Angoulême et les vacances de Noël, on a participé à

28 événements en province, y compris à de toutes petites manifestations, beaucoup d'initiatives locales. Je ne soupçonnais pas qu'il y en avait autant et ce foisonnement est une bonne nouvelle. Je suis allé par exemple au festival de Saint-Paul-Trois-Châteaux dans la Drôme méridionale. Il y avait 200 personnes, on a fait un gros débat, on a bu des coups jusqu'à pas d'heure, c'était très joyeux ! C'est de la convivialité, des gens enthousiastes qui créent les conditions d'un bouche-à-oreille peut-être pas tout à fait suffisant mais nécessaire.

« On est entrés dans une période où ce sont presque les films produits pour la télévision qui équilibrent et compensent les difficultés des films de cinéma. »

Auriez-vous produit vos derniers films sans le collectif qu'est votre société ?

PS : Je n'aurais sans doute pas produit *Les Estivants* et *Tout ce qu'il me reste de la révolution* sans ce collectif. Je lui dois tout, de toute manière. Je n'aurais pas fait *Haut les cœurs* (1999) de Sólveig Anspach, mon premier film de producteur, sans le succès de *Marius et Jeannette* de Robert Guédiguian. Il y a de manière générale une solidarité nécessaire en ce moment, même avec les autres sociétés de production. On se parle plus qu'avant. La question qui revient sans cesse, c'est : « Comment tu fais toi ? » Avant, il y avait une espèce de voie royale qui était l'avance sur recettes, une chaîne cryptée et une chaîne en clair, et puis on complétait avec les Sofica, les régions, etc. Cela fonctionne encore sur certains films, mais on est tous obligés de trouver de plus en plus souvent des plans B. Le point positif, c'est que les baisses de financement nous obligent à ne pas ronronner, et même à trouver des formes de solidarité. Pour *Les Confins du monde*, de Guillaume Nicloux, Sylvie Pialat a par exemple fait appel à un collectif d'amis producteurs. Mais on attend les financements alternatifs. S'il n'y avait pas eu le renouvellement de l'accord avec

Canal+, de nouvelles solutions auraient dû être trouvées rapidement. Pour l'instant, on n'est pas tout à fait au point de bascule. Mais ça va se décanter.

« Carine Tardieu va réaliser le dernier scénario de Sólveig Anspach, disparue en 2015. »

Quels sont les prochains films que vous produisez ?

PS : Le nouveau film de Patrick-Mario Bernard et Pierre Trividic, *L'Angle mort*, est au montage et devrait sortir au deuxième semestre 2019. C'est une histoire originale, d'hommes qui ont le pouvoir de devenir invisibles et de redevenir visibles quand ils le souhaitent. C'est le 3^e long métrage que je fais avec eux après *Dancing* et *L'Autre*. C'est encore un financement difficile sans Canal+ ni chaîne hertzienne mais avec l'avance sur recettes, la Région Ile-de-France, Les Films de Pierre, et un coup de pouce décisif de Julie Gayet qui a adoré le projet, a fait jouer ses réseaux et m'a permis de boucler le budget.

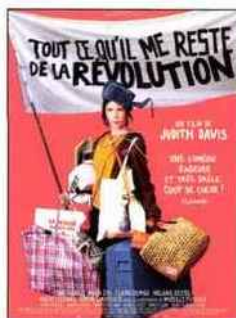
Et en préparation ?

PS : Emilie Deleuze est en fin d'écriture de *5 hectares*, une comédie rurale coécrite avec Marie Desplechin avec la collaboration de Patricia Mazuy. Et Patricia Mazuy elle-même est en train d'écrire son prochain film, un thriller plus sombre que *Paul Sanchez est revenu !*. Et puis je peux vous annoncer que Carine Tardieu va réaliser le dernier scénario de Sólveig Anspach, disparue en 2015. Sólveig l'avait intitulé *Just the Two of Us* mais ce titre va changer. Elle en avait écrit une première version avec Agnès de Sacy qui est en train de mettre un point final à l'écriture. C'est une promesse que nous avons faite à Sólveig. Elle raconte la dernière grande histoire d'amour de sa mère quand cette dernière avait 79 ans et c'est bouleversant. Le tournage pourrait se faire en fin d'année. Cela dépendra du financement et des acteurs principaux à trouver. ■

Propos recueillis
par Florence Leroy



Pierre Trividic et Patrick-Mario Bernard sur le tournage de leur 3^e film produit par Patrick Sobelman, *L'Angle mort*, qui devrait sortir au deuxième semestre 2019.

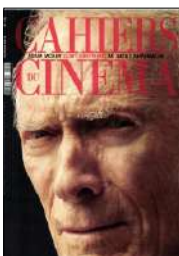


**TOUT CE QU'IL ME RESTE
DE LA RÉVOLUTION**

eclair
color

6 février

Un premier film français aux allures de bilan des illusions politiques de gauche, où une jeune femme tente malgré tout de changer le monde et de l'arracher à la déprime ambiante.



CAHIER CRITIQUE

Tout ce qu'il me reste de la révolution de Judith Davis

Égotisme d'équipe

par Joachim Lepastier

Chevauchant son Vélip[®] pour se prendre les piétons à contre-sens et les rafales de vent sur les ternes esplanades des nouveaux quartiers, graffitant des doigts d'honneur sur les façades des agences bancaires qui ont remplacé le café du coin, insultant les unes péremptoires des magazines sur « la génération Prozac » qui s'étalent au dos des kiosques, Angèle est une jeune urbaniste en colère. On a plusieurs fois remarqué que le Paris contemporain était peu visible sur les écrans et voilà que les premières minutes de *Tout ce qu'il me reste de la révolution* dressent un réquisitoire drolatique et énervé sur l'ordinaire cafardeux des « aménagements » de la capitale. Quand ses « patrons de gauche » lui annoncent son licenciement déguisé, en lui conseillant de se mettre désormais à son compte, c'est l'étincelle. Des comptes, elle veut plutôt en réclamer à une époque qui prône l'individualisme à tout crin, et infiltre une insidieuse pensée entrepreneuriale jusque dans les relations affectives et familiales.

Premier long métrage de Judith Davis, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* prolonge une création théâtrale collective, portée sur les planches en 2008, à l'heure où il s'agissait pour la droite « d'en finir avec l'esprit de 68 ». Sa version cinéma a les atours d'un film dans l'air du temps (film de trentenaires, géolocalisé entre Paris et Montreuil), mais qui s'est nourri d'un projet d'écriture au long cours, entamé il y a déjà une décennie. C'est le premier des grands écarts, et partant, des exigences, qui lui donnent toute sa dynamique. Comment prendre à rebrousse-poil la réactionnaire injonction sarkozyste tout en se gardant de verser dans la célébration nostalgique ? Comment signer un film d'actrice-réalisatrice, doublement à la première personne, qui soit aussi l'émanation d'une recherche de troupe ?

La réponse évoque évidemment celle d'un Nanni Moretti. Laisser parler son irritation face à l'époque, pour y puiser une énergie à mettre au service de

plusieurs liens à rétablir : entre soi et les autres (découvrir qu'on n'est pas seule à partager ces intuitions), entre les générations (comment maintenir le dialogue avec une sœur qui a épousé, à tous les sens du terme, le credo de l'entreprise, et deux parents ex-établis maoïstes, désormais éloignés l'un de l'autre), et plus globalement entre les affects et la chose politique, quand la friction des deux a entraîné tant de dégâts dans l'histoire familiale ?

Le meilleur du film tient dans l'élaboration de cet égotisme d'équipe : interventions d'agit-prop devant les files d'attente de Pôle emploi ou au guichet d'une banque, débriefings collectifs parfois lunaires, plus dans le partage des doutes que des certitudes, tout en laissant la place à l'irruption d'une parole poétique, voire désirante. Quelque chose du pur esprit de 68 rejaillit là, de manière simple et directe : interroger le quotidien en l'interpellant, remodeler à la volée son cadre de vie, réclamer le droit à l'épanouissement. La métaphore du lien devient même littérale quand le film se pique d'une petite leçon d'urbanisme sur une continuité à restaurer entre Paris et sa banlieue. Si le discours urbain reste assez naïf, il est appuyé par une vraie sensibilité de filmage sur la complexité de cette

zone intermédiaire, entre petite ceinture, boulevard périphérique et tissu composite des faubourgs, entre friches et ateliers. Cet « ici et maintenant » de la parole et des lieux dément l'origine théâtrale du film. Dommage alors qu'au bout de son cheminement, le récit y replonge et se recentre sur une réunion de famille avec sentimentalité attendue des retrouvailles et outrance des discussions de fin de repas. Certes, on sait bien que la famille reste le premier pôle collectif et la troupe fondatrice de nos existences. Mais la caractérisation figée de ses membres (le père, militant déçu devenu papy gâteau ; la mère idéalisée, même si on a beaucoup de plaisir à retrouver Mireille Perrier ; la sœur aînée qui « voit les choses en face » ; le beau-frère arrogant, limite névropathe) aboutit ici à un dernier acte en forme de psychodrame, pas totalement à la hauteur de la joyeuse réappropriation de la pensée politique d'une génération par une autre. Peu importe. L'époque n'est pas avare en perturbations politiques qui fourniront sans doute de la matière pour Judith Davis et ses complices, dont on attend la suite des pérégrinations. ■

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

France, 2018

Réalisation Judith Davis

Scénario Judith Davis, Cécile Vargaltig

Image Emilie Noblet

Montage Clémence Carré

Interprétation Judith Davis, Malik Zidi, Claire Dumas,

Mélanie Bestel, Mireille Perrier

Production Agat Films, Apsara Films, Acme Productions,

L'avantage du doute

Distribution UFO

Durée 1h28

Sortie 6 février





Le Festival international du film de Mons dévoile sa 34^e édition

Après une interruption en 2018 suite à des dénonciations calomnieuses visant son ex-directeur, le Festival international du film d'amour de Mons revient dans le calendrier des festivals belges pour sa 34^e édition qui se tiendra du 15 au 22 février dans l'ancienne Capitale européenne de la culture (2015). Son programme comporte 71 films, dont 57 longs métrages et 34 premières belges. Onze longs métrages sont retenus en compétition internationale dont la moitié de coproductions françaises : parmi ceux-ci, *Duelles*, le nouveau film d'Olivier Masset-Depasse coproduit par Versus Production et Haut et Court, fera l'ouverture. Il concourt notamment face à *C'est ça l'amour*, de Claire Burger, *Marche ou crève*, de Margaux Bonhomme, et *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, de Judith Davis.

Les films seront départagés par un jury présidé par l'acteur-réalisateur-scénariste français Sam Karmann aux côtés du réalisateur et scénariste franco-algérien Nadir Moknèche, de l'acteur belge Jean-Luc Couchard, de la productrice marocaine Khadija Alami, du réalisateur brésilien Gabe Klinger, du compositeur français Jérôme Lemonnier, de la réalisatrice belge Sarah Hirtt ainsi que l'actrice bulgare Irmena Chichikova.

Seize films seront proposés en avant-première préalablement à leur sortie belge, notamment *Deux fils*, de Felix Moati, *L'Homme fidèle*, de Louis Garrel, et *Thunder Road*, de Jim Cummings. Parmi les longs métrages belges inédits sont annoncés *Cavale*, de Virginie Gourmel, *Coureur*, de Kenneth Mercken, et *Escapada*, de Sarah Hirtt. Une carte blanche offerte à La Fémis permettra au public de découvrir le court métrage de Louise Groult, *les Petites Vacances*, ainsi que le long métrage *Qu'un seul tienne et les autres suivront*, de Léa Fehner. *Les Frères Sisters*, de Jacques Audiard, sera proposé dans le cadre d'une séance Wallimage, Mikros. Un hommage sera enfin rendu au célèbre cinéaste britannique Hugh Hudson qui sera présent à Mons pour la projection de deux de ses films, *les Chariots de feu* et *Greystoke, la légende de Tarzan*.

La compétition internationale

- *C'est ça l'amour*, de Claire Burger (France)
- *Dry Martina*, de José Manuel Sandoval (Chili, Argentine)
- *Duelles*, d'Olivier Masset-Depasse (Belgique)
- *Jean-François : el sentit de la vida*, de Sergi Portabella (Espagne, France)
- *Jellyfish*, de James Gardner (Grande-Bretagne)
- *Marche ou crève*, de Margaux Bonhomme (France)
- *Night Comes On*, de Jordana Spiro (Etats-Unis)
- *Sin Fin*, de César et José Esteban Alenda (Espagne)
- *Take it or Leave It*, de Liina Trishkina-Vanhatalo (Estonie)
- *The Most Beautiful Couple*, de Sven Taddicken (Allemagne, France)
- *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, de Judith Davis (France)



Digne fille de soixante-huitard

cinéma

C'est du théâtre Garonne que tout est parti... Et ce puisque c'est en participant à une master class proposée dans le théâtre toulousain par la troupe flamande tg STAN que Judith Davis, DEA de philosophie en poche, a attrapé le virus du théâtre, s'est résolument tournée vers la scène et est devenue comédienne. Avec d'autres participants de ce stage, elle a alors créé le collectif « L'avantage du doute ». Ensemble, en 2008, ils ont écrit et monté au théâtre « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon » une pièce mettant en scène l'héritage de 68 et la question de l'engagement militant.

Ce n'est qu'un début, continuons le combat.

Et aujourd'hui, la jeune femme de 36 ans propose son premier long - métrage « Tout ce qui me reste de la révolution », une comédie « prolongeant l'esprit de la pièce » ainsi qu'elle nous l'expliquait lors de sa venue au cinéma ABC.

In interprété par elle-même et par les comédiens de « L'avantage du doute » (Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Nadir Legrand) auxquels s'ajoutent Malik Zidi, Claire Dumas (comédienne à l'Atelier Volant du TNT), le film nous fait rencontrer Angèle (Judith Davis), la trentaine, fille de Simon, soixante-huitard maoïste, pur et dur, qui, fidèle à ses idéaux (refus du consumérisme, du libéralisme) vit toujours dans un HLM, écoute Ferrat, Moustaki et lit Aragon.

alors que la mère (joliment interprétée par Mireille Perrier) a jeté l'éponge, avec la désillusion des années Mitterrand, quittant Paris et sa famille pour aller vivre en Ardèche, la

sœur aînée d'Angèle, Noutka, a mis au placard les utopies familiales. Maman et mariée elle vit avec un directeur marketing.

Virée de son boulot d'urbaniste par son patron de gauche, pour Angèle, ulcérée, ce n'est qu'un début, continuons le combat... Alors, elle repart vivre chez son père, fait des happenings qui dénoncent, en vrac, Pôle Emploi, les banques, le capitalisme, la société de consommation, dessine des doigts d'honneur sur les distributeurs et les pub sexistes et organise des réunions de parole entre camarades. Chaque jour un combat, chaque jour une désillusion, mais avec sa fougue et sa générosité, Angèle n'abdique jamais. Ce qui lui laisse peu de place pour l'amour. Surtout sachant que son credo est « L'intime est dérisoire face à l'action publique et citoyenne... »

« La pulsion de départ du film, était mon interrogation sur la manière dont on vit dans le monde d'aujourd'hui et sur la possibilité de se réunir pour essayer de faire des choses ensemble. Et comme cette réflexion peut vite devenir plombante, j'ai choisi l'angle de la comédie » expliquait Judith Davis

Le film délicieusement hilarant, traite de l'héritage de 68, des espoirs déçus, des rêves qui restent, de l'action commune et aligne plusieurs scènes formidables, qui pourraient devenir cultes comme celle de la réunion de libre- parole...

En sortie au cinéma ce mercredi 6 février.



CULTURE

« On a besoin de rire de ce qui nous aliène »

La cinéaste Judith Davis raconte la genèse de son film, qu'elle a écrit pour les comédiens de son collectif

ENTRETIEN

En plein mouvement des « gilets jaunes », une comédie sur l'engagement politique et la colère sociale d'un genre tout à fait inédit sort en salle mercredi 6 février. *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, de Judith Davis, raconte la tentative ubuesque d'un groupe d'amis de créer un collectif, de trouver un dénominateur commun à leurs luttes : sur quoi sont-ils d'accord ? Peuvent-ils encore dire « nous » ?

Philosophe de formation, comédienne et metteuse en scène de théâtre, Judith Davis, 36 ans, est membre du collectif « L'Avantage du doute » qu'elle a cofondé en 2007 avec Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Claire Dumas, Nadir Légrand – les quatre comédiens jouent dans le film. En 2010, au Théâtre de la Bastille, à Paris, ce collectif avait créé une pièce très remarquée, *Tout ce qu'il me reste de la révolution, c'est Simon* (*Le Monde* du 4 juin 2010), sur l'héritage de Mai 68. Nous avons rencontré Judith Davis au Théâtre de

l'Atelier, à Paris, alors qu'elle se prépare à jouer *La Légende de Bornéo* (à partir du 19 mars), comme une suite du précédent spectacle.

Avec le collectif, vous interrogez inlassablement la difficulté à mener des luttes, et vous avez une méthode tout à fait particulière pour faire vos créations...

Je suis issue d'une famille de militants. Chez nous, on discutait politique dans la cuisine. Le reste, la famille, l'amour, passait au second plan. J'ai choisi le théâtre avant tout pour fonder un collectif. Notre désir n'est pas de monter Molière et de voir ce qu'il a d'actuel, mais de nous emparer du monde d'aujourd'hui, d'enquêter et de faire du théâtre. C'est le mouvement inverse. Avec le collectif, on élabore des questionnaires, on interroge les gens, la vie en entreprise. Quant au film, je l'ai écrit sur mesure pour les comédiens de L'Avantage du doute. On interroge une époque qui a flouté les intérêts de classe et la possibilité de créer des chaînes de solidarité.



Votre personnage, Angèle, une militante dans l'âme, est un peu votre double à l'écran...

Oui, elle aussi a eu des parents très engagés. Simon, le père (Simon Bakhouché), a vécu à une époque où l'on pensait que la révolution allait tout régler. Depuis la chute du mur de Berlin, en 1989, ce n'est plus le cas : on est dans une pluralité de fronts, il y a l'urgence sociale, les réfugiés, l'écologie, etc. J'ai grandi moi aussi avec ce complexe, et cette mélancolie de ne pas pouvoir tout régler. Simon a deux filles très différentes : l'une n'a pas lâché le flambeau de la lutte (moi-même), l'autre, interprétée par Mélanie Bestel, a fait le choix de l'entreprise et s'est mariée avec un manager (Nadir Legrand).

Ce manager est-il une caricature ou est-il représentatif de l'époque ?

Pour ce personnage, je me suis inspirée de quatre personnes que j'ai rencontrées. Tout ce qu'il raconte part de situations vraies, mais c'est en deçà de la réalité. Je voulais parler des gens qui ont des journées de travail en contradiction avec leurs valeurs profondes. Certains ont choisi de travailler dans les services publics, or ces derniers sont de plus en plus contaminés par la logique du chiffre. C'est ça, notre époque, alors mettons-nous autour de la table et arrêtons de dire qu'il y a les gentils et les méchants. Car la masse de gens qui souffrent de ce système est immense, y compris le super-manager. Quand vous virez quelqu'un en l'humiliant, quand vous rentrez chez vous le soir en étant dans l'impossibilité de raconter votre journée à vos

« J'ai grandi moi aussi avec ce complexe de ne pas pouvoir tout régler »

enfants, il n'y a plus de transmission possible.

Votre film sort en pleine actualité des « gilets jaunes »...

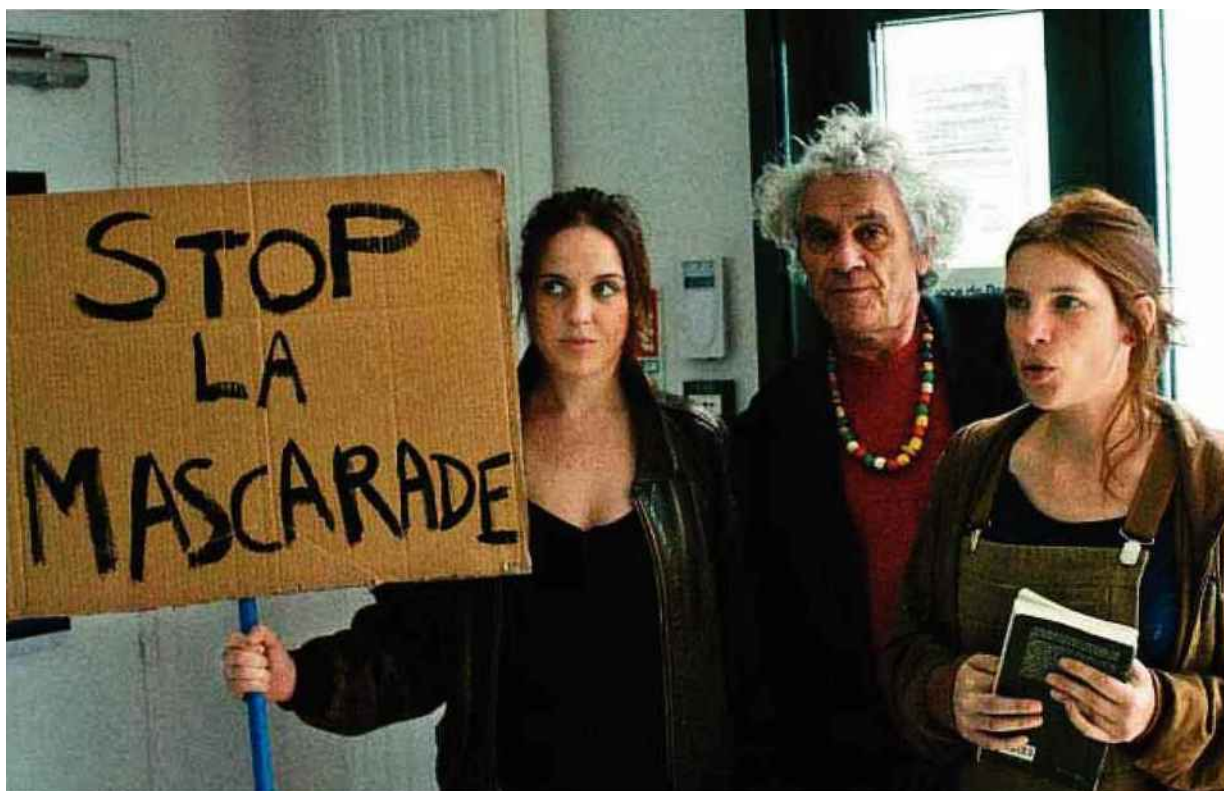
Ce mouvement exprime une colère contre l'hypocrisie du système. Ensuite, il faut être très vigilant. Un groupe, quel qu'il soit, c'est beaucoup de temps passé pour essayer de dire ce que l'on veut dire, pour être sûr des mots que l'on emploie. Cela prend un temps fou, mais il est urgent de reprendre ce temps. Car le populisme et le fascisme ont tôt fait de créer des raisonnements très courts, enrobés dans un sens commun pseudo évident.

Pourquoi est-il si important, pour vous, d'avoir recours à la comédie pour raconter ce désarroi ?

On passe par l'humour et l'auto-dérision pour assurer l'écoute du spectateur. On ne va pas débouler avec notre naïveté, nos gros sabots, sinon le spectateur mettrait son armure anti-message immédiatement. On montre des gens qui se prennent les pieds dans le tapis en voulant mettre leur parole en commun. Ensuite, on laisse la liberté aux spectateurs de décider de prendre cela au sérieux. Je tenais beaucoup à préserver cette légèreté, pour ne pas ajouter un accablement. Il y a des politiques qui ont tout intérêt à ce que les gens soient déprimés...

Une comédie, c'est aussi une responsabilité. On a besoin de rire ensemble de ce qui nous diminue, nous aliène. Et si on dézoome, il y a quand même un ciel étoilé au-dessus de nos têtes. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLARISSE FABRE



**Judith Davis,
Pat Beland,
et Claire
Dumas.**

AGAT FILMS &
CIE-EX NIHILO



CULTURE

A la poursuite d'un idéal

Pour son premier long-métrage, l'actrice française Judith Davis signe une comédie populaire et politique enlevée

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION



Avec son premier long-métrage, Judith Davis accomplit une sorte d'exploit : une comédie populaire enlevée et incarnée, qui ne cède rien à la démagogie et n'évacue pas d'emblée toute ambition esthétique. Dans le prolongement d'un spectacle de théâtre, que la comédienne avait créé en 2008 avec sa troupe, *L'Avantage du doute*, le film explore avec humour et intelligence le désarroi politique d'une génération de jeunes adultes, soucieuse à la fois de perpétuer les luttes révolutionnaires des aînés (ceux qui ont fait Mai 68) et de se frayer un chemin sur un marché du travail de plus en plus verrouillé. Un sacerdoce qui prend la forme d'un grand écart entre deux générations et, à travers elles, deux moments de la société française, qu'il semble, à cinquante ans de distance, de moins en moins possible de concilier, voire de « raccorder ».

Angèle (Judith Davis) est une militante qui nourrit l'ambition de « *changer le monde* » et a embrassé pour cela la vocation d'urbaniste. Licenciée de son cabinet par des patrons « *de gauche* » qui lui préfèrent un stagiaire moins coûteux, Angèle retourne vivre chez son père, un ancien militant maoïste reconverti dans la cuisine associative. Une brèche s'ouvre alors dans l'existence de la jeune femme, qui lui permet de

reconsidérer sa relation aux autres. Avec sa meilleure amie, Léonor (Claire Dumas), elle monte un petit groupe de discussion citoyen, où elle rencontre Saïd (Malik Zidi), un directeur d'école qui tombe amoureux d'elle. Elle renoue également avec sa sœur, Noutka (Mélanie Bestel), qui mène une vie domestique conformiste. Dans la conscience révoltée d'Angèle gît enfin quelque part le souvenir douloureux d'une mère perdue de vue depuis l'enfance, Diane (Mireille Perrier), à qui elle en veut d'avoir trahi ses idéaux de jeunesse.

« Affects de gauche »

Le long-métrage se penche ainsi sur la façon dont l'événement tout comme la légende de Mai 68 pèsent sur ceux qui ne sont venus qu'après, les obligent et les hantent, ceux-ci ayant reçu à la fois son héritage politique comme une promesse et ses retombées effectives comme une trahison. Reprenant à son compte le casting de la pièce d'origine, le film tire sa verve, sa drôlerie, mais aussi sa tendresse, de sa façon d'observer la persistance des « affects de gauche », dans un monde qui s'acharne à les rendre de plus en plus anachroniques ou inadaptés.

Angèle butte contre une réalité sociale obtuse, où son militantisme assumé fait tache : face à la commiseration hypocrite de ses patrons « *soixante-huitards* », au prosélytisme néolibéral de son beau-frère illuminé, ou encore à la léthargie politique d'un

dentiste célibataire, elle oppose une réaction spontanée et vitale.

Si le film trahit parfois son origine théâtrale et cède par moments à certains typages sociologiques, il convainc néanmoins par sa façon d'ancrer la comédie dans de véritables enjeux d'espace : ce nouveau visage de Paris, envahi par les agences bancaires et la publicité, dont Angèle entreprend de redessiner les contours à la faveur d'un concours d'urbanisme.

En prenant un tour plus psychologique, celui d'une « remontée » d'Angèle vers la pièce manquante qu'est sa mère, la seconde partie du film semble rabattre l'ethos militant de son héroïne aux dimensions d'une simple névrose familiale. C'est pourtant à cette occasion qu'interviennent les plus belles scènes : deux apparitions de Mireille Perrier, la première à la faveur d'un flash-back (en fait un *Cinématon* tourné par Gérard Courant en 1987), la seconde dans un présent enfin apaisé que l'actrice nimbe de sa présence mélancolique et harmonieuse. Le film prend alors un tout autre visage : celui d'un pur témoignage d'amour de la comédienne Judith Davis envers cette aînée magnifiée, les délivrant enfin toutes deux de l'amertume et du ressentiment politiques. ■

MATHIEU MACHERET

Film français de et avec Judith Davis. Avec Malik Zidi, Claire Dumas, Mélanie Bestel, Nadir Legrand, Simon Bakhouché, Mireille Perrier (1 h 28).



APRÈS MAI | ★★★★★

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

Un premier film réjouissant sur l'héritage de Mai 1968 et l'engagement politique de la jeunesse d'aujourd'hui. Barré, drôle et moderne.

Elle a le physique et l'intellect de Diane Keaton dans *Annie Hall* et le romantisme de la râleuse Bridget Jones. Voici Angèle. Urbainiste au chômage, fille d'un ancien révolutionnaire, perdue dans ses idéaux. À travers ses rencontres et ses repas de famille, on découvre comment réconcilier les utopies avec la société d'aujourd'hui. Car Angèle est en décalage. Elle ne veut pas entrer dans cette société de consommation qui pousse à vouloir toujours plus, elle refuse aussi le culte de la performance. Mais va réussir à trouver sa place dans un groupe de marginaux comme elle. Le jeune cinéma français s'est déjà fait l'écho de cette génération sacrifiée qui peine à s'insérer dans la société (*2 automnes, 3 hivers* ou *Jeune femme*). La singularité de *Tout ce qu'il me reste de la révolution* tient dans son parti pris délibérément joyeux, optimiste. Loufoque et barrée, cette comédie politique se découvre littéralement comme des poupées russes. Derrière et devant la caméra, Judith Davis est une révélation. La réalisatrice-scénariste-interprète prolonge ici le travail du



Judith Davis

© AGAT FILMS AND CO

collectif d'acteurs-auteurs L'avantage du doute dont elle fait partie. *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, c'est *Simon* est la première pièce de théâtre qui a fait connaître cette troupe en 2008. Le film en partage le sujet, les interrogations mais pas le récit, réinventé pour le grand écran. Valois du jury du dernier festival d'Angoulême, ce premier film est une belle découverte. ◆ SB

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *L'Auberge espagnole* (2002), *Le Nom des gens* (2010), *La Fille du 14 juillet* (2013)

Pays France • De Judith Davis • Avec Judith Davis, Claire Dumas, Malik Zidi... • Durée 1 h 28 • Sortie 6 février



CINÉMA

Un état des lieux drôle et douloureux

Comédie L'actrice et cinéaste Judith Davis évoque « Tout ce qu'il me reste de la révolution », mordant

Judith Davis est une jeune femme en colère, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un sacré humour. Dans *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, qu'elle réalise, elle incarne Angèle, une chômeuse trentenaire engagée contre les injustices sociales. Avec sa scénariste Cécile Vargaftig, Judith Davis offre un état des lieux de la France d'aujourd'hui, où l'obligation de rentabilité fait souffrir la population.

«Mélange des genres»

« On ne peut pas être fier de sa journée de boulot quand on est payé pour vendre des connexions Internet par téléphone à des mamies qui n'ont pas d'ordinateur », explique-t-elle à *20 Minutes*. Cette douleur est le sujet de son film, qui parvient à être pourtant très drôle, grâce à son sens de l'autodérision.



Claire Dumas, Patrick Belland et Judith Davis (de g. à dr.).

A l'origine, on trouve une pièce de théâtre créée en 2009 par le collectif L'Avantage du doute. « Le film en est inspiré sans être vraiment une adaptation », précise Judith Davis. Le cinéma est sa manière de dire "je" après avoir longtemps travaillé en groupe. » Elle a soigné son personnage agressif et intransigeant, mais n'a pas négligé ses partenaires. Malik Zidi, Claire Dumas et Mireille Perrier apportent aussi leur fraîcheur à cette comédie politique.

« *Tout ce qu'il me reste de la révolution* est une réflexion sur ce que peut être l'engagement aujourd'hui », insiste Judith Davis, dont l'héroïne dessine des graffitis en forme de doigt d'honneur sur les murs de la ville.

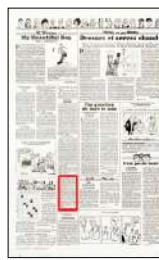
« Ce qui a été compliqué à vendre, c'est le mélange de genres », explique Judith Davis. Cela en dit long sur le calibrage des œuvres d'art qu'on doit mettre dans des cases pour en évaluer la rentabilité. » Les changements, qui font évoluer

le spectateur entre table politique, chronique familiale et comédie romantique, apportent une originalité revigorante au film. « Cette forme correspondait à nos vies actuelles où l'on doit être présent sur tous les fronts, dit-elle. Tout est sur les épaules de l'individu, car il y a une désertion du politique. »

« Je voulais donner envie aux gens de se parler, mais en faisant aussi passer de la joie. »

Judith Davis, réalisatrice

Les réunions tournant au pugilat – malgré « l'obligation d'être enthousiaste » votée en assemblée – offrent de beaux sourires au public. « Aujourd'hui, on vit dans une terreur constante en raison de l'évaluation permanente que la société nous fait subir, conclut Judith Davis. J'avais envie de parler de ça, de donner envie aux gens de se parler, mais en faisant aussi passer de l'amour et de la joie. » Son héroïne, passionaria 2.0, est beaucoup moins sûre d'elle en ce qui concerne les sentiments. **Caroline Vié**



Tout ce qu'il me reste de la révolution

Tout est politique. Telle est la conviction d'Angèle, une jeune femme en quête de combats dans un monde asséché par l'individualisme des uns et la cupidité des autres – parfois les mêmes. Aussi s'applique-t-elle à mettre sa vie en parfaite cohérence avec ses principes. Avec une copine, elle crée un collectif, qui se réunit une fois par semaine. Que fait cette jolie petite bande ? D'abord, ils s'écoutent – un concept en voie de disparition. Ensuite, ils se demandent de quoi ils sont sûrs, et s'aperçoivent qu'ils doutent de tout, sinon de l'importance d'être ensemble.

Un film poétique et solaire, où, pour ne rien arranger, l'on rit franchement. – **C. B.**



A voir aussi

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA REVOLUTION



© DR

Adapté de sa pièce de théâtre créée avec sa troupe, Judith Davis reprend le personnage d'Angèle dans cette comédie politique pétillante et pleine d'amour. Dans une société de consommation, la jeune femme tente de défendre les idéaux dont elle a hérités de ses parents.
De Judith Davis (1h28).



Le line-up des vendeurs français à Berlin



En 2018, 10000 visiteurs issus de 112 pays, dont 1838 acheteurs et 546 exposants, étaient au EFM.



★ Pour "EcranTotal", huit vendeurs internationaux révèlent le line-up qu'ils présenteront à l'European Film Market (EFM) de la Berlinale, qui se déroulera du 7 au 15 février.

Les Films du Losange

Alice Lesort, head of sales

★ *Hellhole*, réalisé par Bas Devos, avec Alba Rohrwacher, a été sélectionné à Panorama cette année. Le film est le résultat d'une seconde collaboration entre Bas Devos et son chef opérateur Nicolas Karakatsanis (*Moi, Tonya*). L'on y suit trois personnages qui ont pour seul trait commun de vivre dans le Bruxelles post-attentats de 2016. Un film à l'ambiance envoûtante, une photographie spectaculaire et un sujet qui va au-delà de la question du terrorisme. Le réalisateur s'interroge sur la complexité des conflits, de l'immigration et de l'identité : "Je considère les événements du 22 mars comme la partie émergée de l'iceberg. C'est le terrible résultat d'un processus plus complexe et moins visible. Mon scénario raconte la partie immergée de l'iceberg." Listé par *Variety* parmi les dix personnalités européennes à suivre, Bas Devos est un réalisateur très prometteur que nous sommes fiers de représenter pour son second film. Habitué de la Berlinale, il a gagné le Grand Prix à Berlin Génération+ pour son premier film, *Violet*.

SND

Charlotte Boucon,
responsable ventes internationales

★ Sur les films finis, SND présente en "market premiere" *Tanguy, le retour*, d'Etienne Chatiliez, avant sa sortie événement en France, en avril. Et la projection pour la première fois de la version finale en version anglaise d'*Astérix : le secret de la potion magique*. Le film a déjà récolté plus de 35 M\$ de box-office avant même sa sortie en Allemagne ou en Italie. Nous présenterons dans notre boucle promo des projets très attendus, comme le nouveau film à gros budget de Nicolas Vanier (*Belle et Sébastien*), *Donne-moi des ailes*, produit par SND et Radar Films, qui sortira en octobre, ou encore *Just Retired*, sur un couple qui souhaite prendre paisiblement sa retraite mais doit composer avec sa famille. Enfin, nous annonçons une nouvelle comédie/romance très originale, *Play*, d'Anthony Marciano, avec de premières images, et le documentaire *Good Morning Professor*, actuellement en tournage, par les producteurs de *Sur le chemin de l'école*.

Indie Sales

Nicolas Eschbach,
cofondateur & head of sales

★ Nous sommes très heureux de présenter huit films au marché et cinq projets en postproduction avec beau-



coup de diversité à l'EFM cette année. En première de marché, le très attendu *Romulus et Remus – The First King (Il Primo Re)*, de Matteo Rovere, film d'action historique italien à 9 M€ de budget, qu'on pourrait rapprocher d'*Apocalypse* et qui raconte, à travers l'histoire de la célèbre fratrie, la légende de la fondation de Rome. Le film est sorti le 31 janvier en Italie sur une très belle combinaison de plus de 300 copies par 01 Distribuzione. Egalement *Memory – The Origins of Alien*, d'Alexandre O. Philippe, qui a ouvert la section Midnight à Sundance. Le film a été extrêmement bien reçu par la critique ; il apporte un nouveau regard sur *Alien* tout en étant ludique.

Nous lançons un beau premier film québécois en sélection Generation, *Une Colonie*, de Geneviève Duludes-de-Celles, qui avait gagné à Sundance en 2014 avec son dernier court métrage ; ainsi que *Psychobitch*, de Martin Lund, au marché, un film norvégien dans la lignée de *Skam*, très en phase avec les problématiques de la jeunesse actuelle. Le film a réalisé un super démarrage local avec plus de 600 000 € de recettes en 10 jours ! Enfin, du côté des films en postproduction, nous allons montrer les premières images du très attendu *Notre-Dame du Nil*, d'Atiq Rahimi, adapté du livre éponyme (prix Renaudot 2012) de Scholastique Mukasonga sur les origines du conflit rwandais au travers d'une école pour filles, ainsi que la nouvelle production de Louise Archambault (*Gabrielle*), *Il pleuvait des oiseaux*, un très beau film d'amour. Nous montrons aussi un

promo d'*Adventures of a Mathematician*, de Thor Klein, un film d'époque en langue anglaise sur la vie du mathématicien juif polonais émigré aux Etats-Unis qui a participé à l'invention de la bombe H. Enfin, deux films français lancés sur script. Le nouveau film de Sophie Letourneur, *Enorme*, avec Marina Fois et Jonathan Cohen, une comédie concept populaire sur la grossesse, et le premier film de Benjamin Parent, *Un vrai bonhomme*, qui avait été nommé au César du meilleur court métrage avec l'excellent *Ceci n'est pas un film de cow-boys*. Le script est extrêmement touchant et original.

Memento Films International

Emilie Georges, managing director

★ Nous serons à Berlin avec *Divine Love (Divino Amor)*, le nouveau film brésilien de Gabriel Mascaro, qui sera présenté en sélection officielle au Panorama après avoir fait une *world premiere* remarquée à Sundance. *Curiosa*, premier film français de Lou Jeunet, ainsi qu'*Alpha – The Right to Kill*, nouveau film du réalisateur philippin Brillante Mendoza, seront tous les deux présentés aux distributeurs étrangers lors de projections marché pendant l'EFM. Par ailleurs, le line-up de Memento Films International inclut deux nouveaux films en postproduction : *Persian Lessons*, une production russe et allemande de Vadim Perelman, réalisateur nommé aux Oscars, avec Nahuel Pérez Biscayart et Lars Eidinger ; et *Wet Season*, le deuxième film du Singapourien Anthony Chen, acclamé et lauréat de la Caméra d'Or au festival de Cannes pour son pre-

mier film, *Ilo Ilo*. Deux nouveaux projets français en préproduction ont aussi été annoncés récemment : la comédie *How to Be a Good Wife (La Bonne Epouse)* du prolifique réalisateur Martin Provost (*Sage Femme, Séraphine*) avec Juliette Binoche, Edouard Baer, Yolande Moreau et Noémie Lvovsky, ainsi que la fable moderne *A Winter's Tale (Un voyage en hiver)* de Claus Drexel, avec Catherine Frot.

Côté films en langue anglaise, *Against All Enemies*, de Benedict Andrews (*Una*), thriller politique avec Kristen Stewart, Jack O'Connell, Anthony Mackie et Vince Vaughn, ainsi que *True History of the Kelly Gang*, de Justin Kurzel (*Assassin's Creed, Macbeth, The Snowtown Murders*), avec George Mackay, Russell Crowe, Essie Davis, Charlie Hunnam et Nicholas Hoult, seront mis en avant en montrant des images aux acheteurs. Les deux films sont en postproduction et feront leur première plus tard cette année. Par ailleurs, *My Salinger Year*, de Philippe Falardeau (*Monsieur Lazhar*), production canadienne adaptée du livre à succès éponyme, sera aussi dans notre line-up. Le film est en préproduction avec un tournage prévu en 2019. Enfin, des premières images du très attendu thriller *The Wild Goose Lake*, du Chinois Diao Yinan, seront dévoilées pendant la Berlinale. Il fait suite à *Black Coal, Thin Ice*, qui avait gagné l'Ours d'or à Berlin en 2014 et sera prêt en 2019.



Playtime

Nicolas Brigaud-Robert, partner, sales & business development

★ Pour les films phares du line-up, nous avons tout d'abord un film en compétition qui est *Grâce à Dieu* (*By the Grace of God*), de François Ozon. Mais aussi, en sélection officielle hors compétition, *Celle que vous croyez* (*Who You Think I Am*), de Safy Nebbou, avec Juliette Binoche. Nous ferons aussi la première internationale d'*Exfiltrés* (*Escape From Raqqa*), d'Emmanuel Hamon, basé sur une histoire vraie époustouflante, produit par Epithète Films, et qui sera distribué en France par 20th Century Fox.

Par ailleurs, nous proposerons des *promo reels* de nombreux films inédits tels que le premier film d'Erwan Le Duc, *Perdrix* (*The Bare Necessity*) ; le nouveau Géraldine Nakache, *J'irai où tu iras* (*I'll Go Where You Go*) ; le film italien *5 Is the Perfect Number d'Igor* ; *Le Commando Breitner* (*The Breitner Commando*), d'Abdel Raouf Dafri. Et les premières images de *Notre-Dame* (*Our Lady of Paris*), de Valérie Donzelli.

Doc & Film International

Clémence Lavigne, international sales & acquisitions manager

★ Cette année, nous avons un film dans la section Panorama, *Midnight Traveler*, l'histoire du réalisateur afghan Hassan Fazili, qui a dû fuir avec sa famille quand il a reçu des menaces de mort des talibans. À sa première mondiale au Sundance Film Festival, le film a reçu d'excellentes critiques. Lors des projections, nous présenterons également une comédie française, *Whatever Happened to my Revolution* (*Tout ce qu'il me reste de la révolution*), de Judith Davis (Prix du jury au festival du film français d'Angoulême). Entre romantisme et politique, le film offre un point de vue très rafraîchissant sur ce que pourraient être les préoccupations et les combats d'une trentenaire d'aujourd'hui. Il y aura aussi *Slam*, un thriller australien du réalisateur Partho Sen-Gupta qui véhicule un message politique très fort sur le monde occidental et la société australienne. *Sqf*, d'Ali Vatansever (sélection officielle à Toronto), questionne quant à lui la place de la vie humaine dans une ville transformée par la gentrification.

Studiocanal

Anna Marsh, directrice de la distribution internationale

★ Côté animation, le studio lancera les aventures sur grand écran de Samsam, le superhéros cosmique qui a déjà conquis des familles du monde entier avec plus de 25 livres et une série à succès. Produite par Didier Brunner, nommé deux fois aux Oscars (*Ernest & Célestine* et *Les Triplettes de Belleville*) et Folivari (*Le Grand Méchant Renard et autres contes*), l'animation en CGI est confiée à Mac Guff, le studio d'animation à l'origine de *Moi moche et méchant*. Studiocanal présentera un *slate* ambitieux de films français issus de collaborations

renouvelées avec des réalisateurs de renom et de jeunes talents : *Deux moi* (*Someone Somewhere*), le nouveau film de Cédric Klapisch, qui renoue avec les thèmes qui lui sont chers (la jeunesse, l'amour, Paris) dans une comédie dramatique moderne et poétique ; *Mon Chien Stupide* (*My Dog Stupid*), d'Yvan Attal, l'adaptation du roman de John Fante, dans laquelle on le retrouvera aux côtés de Charlotte Gainsbourg ; la comédie feel-good *Venise n'est pas en Italie* (*Venice Calling*), d'Ivan Calbérac, qui suit une famille atypique dans un road-trip rocambolesque ; *Chanson Douce* (*The Perfect Nanny*), le second long métrage de Lucie Borleteau : un thriller psychologique où les apparences d'une nounou peuvent être trompeuses, adapté du prix Goncourt 2016 déjà traduit dans 36 langues.

À ces nouveaux lancements s'ajoutent deux documentaires attendus : l'adaptation du livre événement de Thomas Piketty, *Le Capital au XXI^e siècle*, qui a déclenché un séisme médiatique mondial lors de sa publication et un débat essentiel sur les inégalités ; et enfin *Wonder Boy*, qui suit Olivier Rousteing, le designer prodige de la maison Balmain aux 5 millions de followers Instagram, dans la quête de ses origines.

Studiocanal mettra aussi à l'honneur deux productions allemandes de sa filiale berlinoise : *Benjamin The Elephant*, l'adaptation live-action/CGI de la franchise familiale culte en Allemagne, et *Close to the Horizon*, l'histoire vraie et bouleversante d'un premier amour à l'épreuve de la maladie.

Pyramide International

Agathe Mauruc, head of sales

★ Nous présentons cette année un nouveau line-up international, composé d'une quinzaine de films venant de divers horizons : France, Macédoine, Chili, Bangladesh, Iran, Afrique...

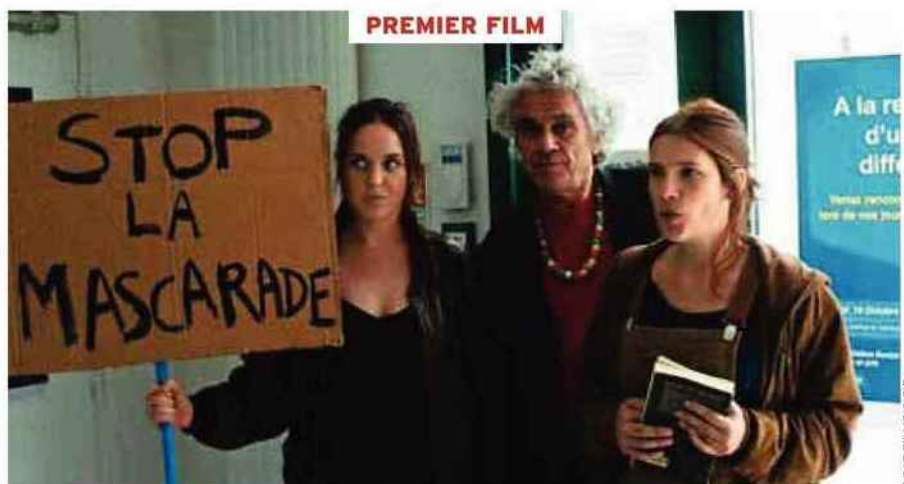
Pyramide confirme son rôle de découverte de jeunes talents avec également cinq premiers films à venir pour 2019. Nous avons le plaisir de représenter *God Exists*, *Her Name Is Petrunya*, de Teona Strugar Mitevska, en compétition officielle. Un film macédonien féministe, jouissif et plein d'humour. Nous présentons aussi à l'EFM notre fougueuse comédie policière avec Charles Berling et Swann Arlaud (César 2018 du meilleur acteur pour *Petit paysan*) : *Un beau voyou* (*A Clever Crook*), de Lucas Bernard.

Deux nouvelles annonces en post-production viennent compléter le line-up. *L'Inspiratrice*, de Grégory Magne, comédie qui rassemblera à l'écran Emmanuelle Devos et Grégory Montel (*Dix pour cent*). Et le très attendu nouveau projet de Patricio Guzmán, dernier opus de la trilogie après *Nostalgie de la lumière* (sélection officielle Cannes 2010) et *Le Bouton de nacre* (Ours d'argent 2015) : *La Cordillère des songes* (*The Cordillera of Dreams*).

Propos recueillis par
Rodolphe Casso



le guide des arts et spectacles



PREMIER FILM

AGAT FILMS & CIE

Engagez-vous, qu'ils disaient

Il ne reste plus grand-chose à Angèle, excepté un esprit révolutionnaire hérité du militantisme de ses parents soixante-huitards. Alors, plutôt que de se résigner à vivre dans la précarité ambiante, la jeune femme décide de se battre. Même si elle est seule sur le champ de bataille. Ça s'agit et ça gueule, dans ce premier film de Judith Davis (sorte de lointaine cousine spirituelle de Maïwenn), qui prolonge son spectacle *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, dans lequel figurait déjà une bonne partie du casting présent ici. L'histoire d'Angèle la révolutionnaire tient à la fois du film social, du manifeste politique et de la comédie romantique. Par

moments, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* peut fatiguer à force de vouloir faire adhérer à tout prix le spectateur à l'idéologie de la réalisatrice. Mais, au milieu de cette énergie, l'émotion affleure, donnant naissance à quelques belles séquences, comme lors de cette scène de retrouvailles entre Angèle (Judith Davis) et Diane (la trop rare Mireille Perrier). Un moment proustien au goût d'enfance qui fait de ce premier film une (petite) révolution dans le cinéma français. **A. L. F.**

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

DE ET AVEC JUDITH DAVIS.
AVEC AUSSI MALIK ZIDI, CLAIRE DUMAS...
1H28. **16/20**



CINÉMA

COMÉDIE "Tout ce qu'il me reste de la révolution" de Judith Davis

Rions-en pour changer le monde

► Film français de et avec Judith Davis et aussi Malik Zidi Claire Dumas

Tout ce qui reste à Angèle, une jeune urbaniste idéaliste, de la révolution, enfin disons de Mai-68, c'est Simon, son père, maoïste aussi gentil qu'indécrottable qui vivote dans son HLM et chez lequel, du reste, elle revient squatter. Sa mère a abandonné la lutte il y a longtemps, et soudainement, pour aller vivre toute seule au fin fond de l'Ardèche. Quant à sa sœur, elle a opté pour le monde de l'entreprise et s'est mariée avec un cadre. N'empêche, Angèle, elle, ne lâche rien. Elle veut et va changer le monde. Pour ça, elle a monté un groupe d'expression collective sans hiérarchie fondé sur l'écoute et l'enthousiasme. Et la vie, dans tout ça ? Et l'amour ?

Continuation plus qu'adaptation de la pièce *Tout ce qu'il*



► Judith Davis ne se ménage pas, ni ne s'épargne. Agat films

me reste de la révolution, c'est Simon, créée en 2008 par le collectif L'Avantage du doute, le premier long métrage de Judith Davis est une comédie politique en même temps qu'une chronique sentimentale. Et son cœur gros comme ça lui permet d'être aussi désopilante et euphorisante dans ces deux ventricules ! Si elle n'épargne personne, ni les révolutionnaires obtus, ni les démissionnaires convaincus, c'est qu'elle voudrait les toucher tous. Métaphoriquement. Physiquement. Les embrasser. Les réchauffer. Les galvaniser. « *J'ai tellement envie que ce film procure de la joie, qu'on cesse de se sentir accablé par la réalité* », confie ainsi la jeune réalisatrice et comédienne lors du dernier Cinemed à Montpellier où son film était présenté (et applaudi) en avant-première. Dans sa quête politique, son personnage se refuse l'accomplissement intime. Dans un premier temps du moins. Car il y a Saïd, si cool, si pondéré. « *Pourquoi la multiplication des fronts de lutte serait-elle moins bien que la grande révolution ? L'humanisme peut avoir simultanément plusieurs niveaux, plusieurs expressions.* » Son film en est une. Cinglante et tordante. Rions un peu pour changer, mais ensemble.

Jérémy Bemède

**TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION (2018 - 1h28)**

France. Couleur. De Judith Davis. Avec Judith Davis, Malik Zidi, Claire Dumas, Mireille Perrier, Nadir Legrand, Simon Bakhouche.

● **Comédie** : Angèle, une jeune architecte, vient d'être licenciée. Elle est mécontente d'avoir été remerciée par des « patrons de gauche » et elle est en colère car ses idéaux ne correspondent pas à la société actuelle, trop brutale. Elle décide de créer un groupe

d'expression collective, évitant les chefs et les fonctionnements d'un parti politique, qui accueille tous ceux qui essaient de changer le monde. En attendant, elle en veut à sa mère qui a délaissé depuis longtemps son discours militant. Seul son père, chez qui elle retourne vivre, est resté fidèle à ses idéaux anti-capitalistes. Elle rencontre le lumineux Saïd, qui lui apporte un peu d'apaisement.

● Première réalisation de Judith Davis, **Tout ce qu'il me reste de la révolution** prolonge l'esprit d'un spectacle qu'elle avait créé avec sa troupe L'Avantage du doute. Elle assure elle-même l'interprétation d'Angèle, un personnage qui lui ressemble énormément. Le scénario met en lumière les problèmes liés au travail aujourd'hui : « Le travail est malade et tout le monde en souffre, comme tous mes personnages ».

UGC Ciné Cité Les Halles 1* - Reflet Médicis 5* - Lincoln 8* - MK2 Bastille (Côté Beaumarchais) 11* - Sept Parnassiens 14* - Cinéma des Cinéastes 17* - Noisiel 77 - Achères 78 - Ris-Orangis 91 - Antony 92 - Montreuil 93 - Argenteuil 95 - Saint-Gratien 95



CULTURE

Froid polaire, poing levé et mamie Zinzin

CINÉMA

Parmi les nouveautés à l'affiche aujourd'hui, on a sélectionné trois films qui vous feront rire, sourire et claquer des dents.

Et si on acceptait l'idée que Catherine Deneuve vieillit ? Si ces dernières années, l'icône glamour a peiné à s'effacer derrière les rôles que François Ozon (*Potiche*) ou Pierre Salvadori (*Dans la Cour*) lui ont confiés sans pourtant la ménager, Julie Bertuccelli nous ouvre enfin les yeux. Dans *La Dernière folie de Claire Darling*, Deneuve est une bourgeoise atteinte d'un pète-aucasque : persuadée qu'elle ne passera pas la nuit, Mme Darling organise un vide-greniers pour débarrasser sa maison. Après une longue absence, sa fille (Chiara Mastroianni) retrouve les jupes fleuries de sa mère et une armée de déménageurs déplaçant les poupées avec lesquelles elle a grandi. Comédie douce-amère traversée de fulgurances poétiques, *La Dernière folie de Claire Darling* baigne dans la poussière des soupentes, les tommettes d'antan et les dentelles qu'on se transmet d'arrière-grand-mère en arrière-petite-fille. Aussi classe et vintage que Catherine Deneuve, en somme.

Mads Mikkelsen, lui, s'encombre du vide, après avoir



Catherine Deneuve, géniale dans le rôle de Claire, persuadée qu'elle n'a plus que quelques heures à vivre et qui organise un vide-greniers géant pour débarrasser sa maison avant de « partir ». PHOTO D.R.

survécu à un crash en plein milieu du continent arctique. Dans *Arctic*, donc, l'acteur danois, toujours impérial, porte sur ses épaules ce *survival* polaire où chaque geste mal dosé peut lui valoir de sérieux pépins. Quand survient l'espoir d'un secours, l'enfer se referme un peu plus : après avoir lutté pour sa survie, Mads va devoir lutter pour celle d'une autre victime de crash (ne survolez jamais l'Arctique, conseil de cinéphile). Derrière la caméra, Joe Penna multiplie les tours de force pour donner l'illusion du huis clos

dans l'immensité. Si vous voulez battre des records d'apnée, *Arctic* est fait pour vous : perso, on a arrêté de respirer pendant 1h37.

Société, tu m'auras pas !

Histoire de vous réchauffer, on vous recommande *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, de et avec Judith Davis. Adapté d'une pièce écrite en 2008 par le collectif L'Avantage du Doute dont fait partie la jeune cinéaste, le film ausculte les espoirs, les doutes et les colères d'Angèle, fille de soixante-hui-

tards dont elle est décidée à porter l'héritage. À la vie, à la mort, elle s'élève contre tout : le capitalisme, la finance, l'individualisme, Pôle emploi (avec une scène d'entretien hilarante) Cette comédie engagée et mordante ose finalement la rupture de ton dans son dernier acte, mais sans jamais se départir de son regard caustique sur une société où, tantôt Don Quichotte, tantôt Bridget Jones, Angèle tente de trouver sa place. Le fou rire de la semaine.

Sabrina Guintini



ce doigt d'honneur...

Que le personnage principal n'a de cesse de dessiner un peu partout. Angèle est une jeune femme qui croit à la révolution, aux grandes idées et qui ne supporte pas les compromissions. Cependant le principe de réalité qu'elle va vivre, dû à la perte de son emploi, la rencontre avec un homme qui lui plaît, dans cet âge charnière auquel elle arrive, va l'obliger à se poser beaucoup de questions, remettre en cause ses certitudes et voir ce qu'il lui reste de "révolution". Mais pour la réalisatrice, Judith Davis (qui interprète elle-même Angèle), cela ne veut pas dire qu'il faut abandonner ses idéaux. Bien au contraire, son film est rempli d'une fraîcheur réconfortante en ce début d'année. C'est piquant, drôle et rageur. Il faut la voir faire l'explication de son doigt dessiné sur la vitre d'une banque à une classe d'élèves qui passait par là ! Sens du rythme, du cadre, des dialogues... Ce premier film est une vraie réussite. *Julien Cany*

Tout ce qu'il me reste de la révolution de Judith Davis, sortie le 6 février



Tout ce qu'il me reste de la révolution © DR

CULTURE

Les autres films

■ «**NUESTRO TIEMPO**»

Drame de Carlos Reygadas. 2h58.



LES FILMS DU LOSANGE

Le Mexicain Carlos Reygadas se met en scène en éleveur de taureaux cocufié par un gringo. Un beau et long traité de masochisme amoureux.

ÉTIENNE SORIN

■ L'avis du Figaro : ●●●○

■ «**UN COUP DE MAÎTRE**»

Comédie de Gaston Duprat. 1h28.



CHIERICO/EUROZOOM

Arturo, marchand d'art de Buenos Aires, se présente d'emblée comme un assassin. Il soutient Renzo, peintre pop que la mode a ringardisé. Les tribulations du tandem à travers le marché de l'art contemporain en prennent à leur aise avec le temps, mais leur pittoresque extravagant est souvent savoureux. M.-N. T.

■ L'avis du Figaro : ●●●○

■ «**DRAGONS 3: LE MONDE CACHÉ**»

Film d'animation. 1h34.



UNIVERSAL PICTURES

Ce dernier volet des studios Dreamworks montre le héros devenu chef affrontant un tueur de dragons. Prônant toujours des valeurs de tolérance. Dense comme *Le Seigneur des anneaux*, mais pas de quoi fouetter un reptile.

NATHALIE SIMON

■ L'avis du Figaro : ●●○○

■ «**ARCTIC**»

Drame de Joe Penna. 1h37.

Après un crash d'avion, un homme se nourrit de poisson cru en Arctique, désert blanc et glacial. Un film de survie qui vaut surtout pour Mads Mikkelsen. Son visage est à lui seul un paysage.

É. S.

■ L'avis du Figaro : ●●○○

■ «**NICKY LARSON ET LE PARFUM DE CUPIDON**»

Comédie de Philippe Lacheau. 1h32.



SONY PICTURES

L'équipe de *Babysitting* adapte le manga du « Club Dorothee ». Une parodie de film d'action au mauvais goût très sûr. Très bête et très drôle.

É. S.

■ L'avis du Figaro : ●●○○

■ «**TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION**»

Comédie de Judith Davis. 1h28.

Portrait d'une fille de gauchistes à l'heure des idéaux en berne. Une comédie « Nuit debout » plus foutraque que drôle.

É. S.

■ L'avis du Figaro : ●○○○



★ ★ ★ « Tout ce qu'il me reste de la révolution » : pétillant

Angèle, fille d'un maoïste qui n'a rien lâché et d'une mère qui a déserté la lutte et s'est exilée à la campagne, continue à pester contre la marche capitaliste des choses. Sa sœur, elle, a épousé un patron de start-up cynique qui ne jure que par l'argent. Cette comédie d'une fraîcheur absolue compte des séquences franchement comiques. Judith Davis fait merveille

devant et derrière la caméra. Donnons sa chance à cette révolution. P.V.



AGAT FILMS & CIE EX NIHILO

« Tout ce qu'il me reste de la révolution », comédie dramatique française de Judith Davis, avec Judith Davis, Mireille Perrier...1 h 28.



Tout ce qu'il me reste de la révolution

de Judith Davis

La crise existentielle drolatique d'une jeune fille très politisée. Un premier film bouillonnant et féroce.

IL Y A DANS LE TITRE DE CE PREMIER LONG MÉTRAGE DE LA COMÉDIENNE JUDITH DAVIS un triple mouvement à valeur de programme. *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, c'est d'abord ce désir, vorace et dispersé, d'embrasser le tout d'un reste, autrement dit des décombres, d'une révolution fantôme qui n'a jamais vraiment eu lieu, celle de Mai 68. Totalité, résidu et illusion perdue. Somme, soustraction et absence.

Passée par l'excellente troupe flamande TG Stan et membre du collectif L'Avantage du doute, Judith Davis prolonge avec ce film un spectacle du même titre créé en 2010 au Théâtre de la Bastille. Elle y incarne Angèle, une fille dont le candide désir de changer le monde se heurte à un marché du travail bouché, aux illusions perdues de ses pairs et à une société asservie à un management d'entreprise déshumanisant. Ce combat pour une re-politisation du monde se double progressivement dans le film d'une crise existentielle puisqu'Angèle est une sorte de Bridget Jones militante prise entre sa solitude sentimentale, familiale et ses idéaux. Quelque part entre les comédies politiques de Michel Leclerc (*Le Nom des gens*, 2010) et l'absurdité sociale pointée par *Aprnée* (2016), film d'un autre collectif du théâtre, celui des Chiens de Navarre, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* échappe au cliché du film d'intermittents du spectacle en s'armant d'une drôlerie aussi féroce que touchante.

Il dénonce avec une touchante naïveté le cynisme de notre société, son fonctionnement générateur de fracture sociale. Si le film s'émiette par moments dans la radiographie globale de son tout et ne parvient pas à réchauffer ces restes d'une fausse révolution, il pose la nécessité d'un changement avec une simplicité aussi éclatante que précieuse. **Bruno Deruisseau**

Tout ce qu'il me reste de la révolution de Judith Davis, avec Judith Davis, Malik Zidi, Claire Dumas (Fr., 2018, 1h28)



Judith Davis,
le 4 février à Paris.

GINÉMA

«Tout ce qu'il me reste...», idéaux en débat

Affranchi des carcans du «cinéma de scénario», le film de Judith Davis, affaire de famille et d'héritage soixante-huitard, préfère la révolution à la résolution.

Dans les limites où il se trouve enfermé par les circonstances, et qui sont celles de ce qu'on pourrait appeler, de façon un peu générale, le «cinéma français de scénario», *Tout ce qu'il me reste de la révolution* est une réussite : par sa manière de lutter contre ces mêmes limites, avec une certaine combativité qui passe par l'humour et finit par emporter le morceau. Il se trouve que l'urgence de se confronter aux limites imposées par l'état actuel des choses est aussi le thème du film, la question posée par son récit, et le principal problème de sa protagoniste Angèle (interprétée par la réalisatrice, Judith Davis), qui a hérité d'une solide éducation révolutionnaire mais vit dans le Paris désabusé des années 2010 : comment faire pour transformer les limites en chemins, changer les obstacles en passages ?

Astuce. Ainsi Angèle, urbaniste, fera-t-elle à un moment le projet de remplacer le no man's land de la porte de Montreuil, délimité par le boulevard périphérique, par une simple rue qui relierait les deux villes. Pourquoi pas, mais la question d'Angèle va toujours plus loin, ou trop loin, vers cet espoir teinté de

nostalgie : dans les circonstances actuelles, celles du néolibéralisme autoritaire, que nous reste-t-il de la révolution ?

Dans le film, cette question politique, par une astuce typique du cinéma de scénario, prend la forme d'une affaire de famille. Fille de militants dont la vie a été déterminée par Mai 68 et ses suites, Angèle cherche à rester fidèle à leur histoire, et cette quête passe d'abord par ses relations avec eux : son père soixante-huitard qui, comme on dit de façon toujours paternaliste, n'a pas «renoncé à ses idéaux», sa sœur qui a trahi la lutte pour une vie tranquille en milieu capitaliste, et sa mère envolée dans la nature, après avoir abandonné et la révolution et sa famille (deux choses dont les images se confondent), qu'Angèle refuse de revoir.

Une fois cette situation posée, le cinéma français de scénario exigerait deux choses : que la recherche d'Angèle prenne uniquement la forme de la question «comment être heureuse?», et que cette question trouve une solution individuelle, qui passe par la réconciliation avec tout le monde et l'acceptation finale des limites imposées par les circonstances. *Tout ce qu'il me reste...* ne satisfait pas à ces exigences, heureusement : il préfère encore la révolution à la résolution. Il fait juste assez semblant pour avoir l'air aimable, contrairement à Angèle qui ne sait pas faire semblant, n'est pas aimable mais «coincée», donc amusante.

En fait, le film abandonne en chemin toutes les questions mal po-

sées (le côté «ce qu'il me reste de ma famille»), en prenant le parti de la maladresse drolatique, de la fatigue et de l'incertitude, y compris politiques, contre celui de l'accomplissement de soi, qui ne peut mener, comme le montre une bonne séquence surprenante de violence, qu'au burn-out et à la folie. Il cherche plutôt ce qu'il reste du cinéma, dans tout ça et aujourd'hui.

Cartouches. Ça passe par un groupe de parole et une grande actrice, qui viennent comme des antidotes au cinéma de résolution. Le groupe de parole, mis en place par Angèle et son amie pour discuter maladroitement à plusieurs de la vie et de la politique, ne résoudra pas la question de comment être heureuse, d'ailleurs il ne résout aucune des pistes qu'il lance : il ne produit que du groupe et de la parole (et une histoire d'amour), et fait l'effort de s'avouer que c'est déjà beaucoup.

L'actrice, réapparue sous les traits de la mère absente, c'est Mireille Perrier – celle d'*Elle a passé tant d'heures sous les sunlights* et de *Chocolat*, de *J'entends plus la guitare*, de *Boy Meets Girl* ou de *L'Homme qui marche*, celles-là ou une autre encore – grande comédienne du cinéma de non-scénario, quitte à le définir négativement pour l'instant : un cinéma qui ne brûle pas toutes ses cartouches dans la résolution des conflits par la magie de l'écriture stéréotypée. Si vous allez la voir dans sa clairière, vous verrez Mireille Perrier jouer une chose difficile à décrire : elle joue tout ce qu'il reste, c'est-à-dire tout et rien, et ce n'est pas rien.

LUC CHESSEL

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

de JUDITH DAVIS avec Judith Davis, Malik Zidi, Claire Dumas, Mireille Perrier... 1h28.





Cinéma

Changer le monde !

« **TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION** » Une comédie sur la fin (ou pas) des utopies. Où Judith Davis mène la danse devant et derrière la caméra

Sophie Avon
s.avon@sudouest.fr

Elle est pure et dure, Angèle (Judith Davis, également réalisatrice). Jeune femme qui a choisi de refaçonner les villes parce que pour elle, ce sont les derniers endroits où se joue le collectif. « Être urbaniste, pour moi, c'est politique », dit-elle en ouverture du film. Petite déjà, elle rêvait de changer le monde. Entre un père, Simon (Simon Bakhouch), qui lui a inculqué le sens du partage et une mère Diane (Mireille Perrier), vaillante militante bien qu'elle se soit évaporée un beau jour de 1997. À présent, Angèle, congédiée par son ancien prof converti en patron, doit retourner vivre chez Simon. Lui au moins n'a pas retourné sa veste ni fait mentir ses convictions, même si, peu à peu, les choses se révèlent plus complexes qu'il n'y paraît.

C'est d'ailleurs l'une des très belles choses du film : préparer le terrain d'une épiphanie qui dissiperait les fantasmes pour remettre chaque chose à sa place. Comme quoi cette comédie, prix du public au festival d'Angoulême, se révèle davantage qu'un divertissement affûté. « Tout ce qu'il me reste de la révolution », ou comment transmettre les utopies sans se voiler la face.

Pour rendre le monde meilleur
Angèle est un personnage excessif, insupportable, comique à force de quérulence. Tout la met en rage. Tout, avec elle, fait débat. « C'est dingue, on ne peut plus la poser la question du pourquoi ? » lance-t-elle à sa sœur qui, à coup de yoga et de méditation, tâche de trouver une autre voie à son bonheur. Angèle ne croit, elle, qu'en la révolution. L'héritage maternel, même si Diane a tout



Judith Davis signe une comédie qui a remporté le prix du public au festival d'Angoulême. PHOTO DR

abandonné, passera par elle. Et par sa copine Léonor (Claire Dumas). Ainsi débarquent-elles toutes les deux dans une banque en brandissant un calicot : « Stop à la mascarade ». Après quoi, elles créent une association où l'on se rassemble – sans être bien nombreux – pour rendre le monde meilleur. On y redéfinit le moindre vocable. On y exprime sa colère contre Johnny Rotten, le dieu du punk, compromis dans une pub. On y vote même l'obligation d'être enthousiaste, tandis

que Saïd (Malik Zidi) le directeur de l'école qui accueille ces enragés du dialogue, s'avère aussi perché que ses invités. Perché, adorable, souriant. Doux poète qui ne manque pas d'initiative amoureuse.

Une œuvre chorale
Ce n'est pas parce qu'on est obsédé par le bien commun qu'on n'est pas capable d'envolées lyriques ou de souffrances intimes... Le récit, tout en vivacité, ne néglige ni le passé d'Angèle dont le retour de la mère programmé dès le début donne sa note sourde, ni des moments de suspension dont la poésie touche à l'absurde. À l'image d'une scène

savoureuse avec Samir Guesmi en dentiste, formidable comme à son habitude.

Film de troupe, œuvre chorale, « Tout ce qu'il me reste de la révolution » raconte notre époque par le truchement de personnages attachants et justes. À commencer par Angèle, « double de fiction » d'une jeune cinéaste qui a d'abord fondé sa compagnie de théâtre avant de se tourner vers le cinéma. Montant sur scène « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon » avant de tourner ce premier long-métrage en écho à son spectacle. Avec l'humour en guise de viatique et l'envie de partage en guise de vocation.



Cinéma les films

Mode d'emploi

Les chiffres indiquent d'abord l'arrondissement ou le département, puis le numéro de la salle. Exemple : 3/8 signifie la salle numéro 8 dans le 3^e arrondissement. Le signe (H) indique que la salle est accessible aux personnes à mobilité réduite. Le symbole  et  signale une séance accessible aux personnes malentendantes ou malvoyantes. Le N° suivi d'un nombre renvoie au numéro de Télérama où est parue la critique complète. Tous les films sur telerama.fr.

Tous les autres films

D

Diamantino

De G. Abrantes, D. Schmidt.
(luso-Fr.-Br., 2018). Avec C. Maciel,
C. Cotta. N° 3594. 92 mn.

 Diamantino, star défaite et un peu idiot du foot, retrouve du sens à sa vie, en accueillant chez lui un réfugié. Une comédie romantique, pop et queer. **VO 10/52**



Judith Davis incarne sa propre héroïne, qui croit toujours au collectif malgré les désillusions.

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

JUDITH DAVIS

L'échec de ses parents soixante-huitards à changer le monde n'en finit pas de révolter Angèle. Un premier film drôle, aux dialogues percutants.

 Comment parler des illusions marxistes, léninistes ou encore maoïstes qui se sont cassé la gueule ? En râlant ! Dans cette surprenante comédie romantico-politique, la réalisatrice incarne elle-même Angèle, jeune architecte qui vitupère tout et tout le monde, humains comme distributeurs automatiques de billets. Elle tente de compenser l'échec des idéologies parentales : papa n'a pas bougé d'un iota depuis qu'il distribuait *L'Humanité*, il cuisine encore des pâtes « alphabet » à ses grandes filles pour ne pas voir le temps passer ; maman, la passionaria, a fini par tout lâcher et s'est volatilisée pour s'installer à la campagne.

La première colère d'Angèle alimente la scène inaugurale et donne le « la », épinglant de manière hilarante tous les ex-soixante-huitards devenus des petits patrons qui parlent avec les mêmes éléments de langage que Pôle emploi. Le langage est justement l'une des forces du film, qu'il soit vide de sens ou gorgé d'espoir. Ainsi, le beau-frère d'Angèle débite des mantras

néolibéraux avec une assurance qui cache un violent malaise. Le jeune instituteur qui court après elle cite *Howl*, le poème d'Allen Ginsberg, ou improvise une délicieuse déclaration d'amour, pas loin de celle de Guillaume Depardieu dans *Les Apprentis*, de Pierre Salvadori. Bien d'autres dialogues font mouche, lancés par des acteurs tous formidables. Exemple : « *Ce n'est pas un peu réducteur de se présenter par sa profession ? Je ne dis pas ça parce que je n'en ai pas...* »

Ce premier long métrage, adapté d'un spectacle du collectif L'Avantage du doute, prône sans cesse le mouvement, y compris par sa mise en scène énergique. Hériter du rêve de changer le monde est une malédiction, mais aussi une irrésistible incitation à tracer sa propre voie, citoyenne et sentimentale, toujours au contact des autres. De ce film revigorant, on retiendra, d'abord, le mot « collectif ».

— **Guillemette Odicino**

| France (1h29) | Scénario : J. Davis.
Avec J. Davis, Malik Zidi, Claire Dumas,
Nadir Legrand, Simon Bakhouché.



CRITIQUES

LES SORTIES

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

PAR JUDITH DAVIS

*Comédie française, avec
Judith Davis, Malik Zidi,
Claire Dumas (1h28).*

☆☆☆☆ Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents ex-communistes. Angèle si, et ça la poursuit. La jeune urbaniste, chômeuse et fière de l'être, s'accommode mal du monde du travail et du dévoiement des valeurs de gauche, dont son entourage s'arrange. De retour chez son père, faute de pouvoir payer le loyer, elle va devoir mettre de l'eau dans son rouge pour se rabibocher avec ses proches. Pour son premier long-métrage,



l'actrice Judith Davis embarque son collectif théâtral, l'Avantage du doute, et signe une comédie enlevée, bien qu'un poil monocorde, sur notre époque cynique et peu épique. Un film où l'on se parle beaucoup pour se sentir moins seul, qui rappelle « la Crise » de Coline Serreau. **N. S.**



TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

NOUVEAU FILM

De Judith Davis,
France, 2018, 1h28.
Avec Judith Davis, Malik Zidi...

Comédie. Angèle, révolutionnaire dans l'âme, est née trop tard dans une famille de militants qui a abandonné son combat politique.

NOTRE AVIS. Une comédie joyeuse sur la vacuité et la vanité des idéaux politiques ? Pas seulement. Si le film s'interroge sur le "pourquoi" des engagements, il le confronte aussi aux difficultés d'avoir une conscience citoyenne dans une société régie par le consumérisme. C'est vif, joyeux souvent drôle et plus que pertinent.

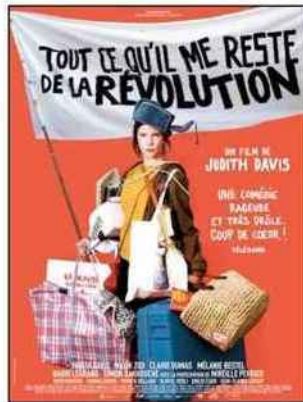


TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA RÉVOLUTION

Une comédie fraîche et militante

Cette semaine sort sur les écrans le premier film de Judith Davis : Tout ce qu'il me reste de la Révolution.

Ce film adapté d'un spectacle du collectif L'Avantage du doute, a été en parti tourné en Ardèche, entre Privas et Pourchère. C'est un de ces films qui réveillent les consciences et les cœurs, de façon tonique et drôle. Incarné et réalisé par l'actrice Judith Davis, ce premier long métrage suit l'évolution, les révoltes et les coups de cœur d'une jeune fille issue d'une famille de militants. Angèle, jeune architecte révoltée, est de celles qui ne renoncent jamais. Avec ses colères quotidiennes, elle se bat contre cette société de consommation, le capitalisme et les inégalités. Organiser des réunions, des happening devant pôle emploi ou encore en placardant des



Un film tourné en partie en Ardèche.

doigts d'honneur sur les distributeurs de billets ou les publicités sexistes, font parties de son quotidien pour défendre ses convictions. Angèle, élevée par des parents militants, continue le combat

entre difficultés familiales (sa mère vie loin, en Ardèche ! et son père n'a pas toujours le sens des réalités), financières et professionnelles (elle vient de se faire virer par des patrons de gauche !). Au milieu de cette bagarre comment trouver le temps pour l'amour ? Avec beaucoup de légèreté, Judith Davis nous montre comment tenter de concilier idéaux et convictions politique dans une société moderne où l'argent et la réussite sont au premier rang. Humour, amour et révolution permanente pour résumer cette comédie qui offre comme cerise sur le gâteau les paysages ardéchois.

Judith Davis - France 2018
1 h 28 min - avec Judith Davis, Malik Zidi, Claire Dumas, Mireille Perrier, Nadir Legrand, Simon Bakhouch

IB



Tout ce qu'il me reste de la révolution

de et avec Judith Davis,
Malik Zidi, Claire Dumas

🎬 🎬 🎬 Adolescente dans les années 1990, Angèle déjà « voulait inventer des idées pour changer le monde ». Vingt ans plus tard, c'est une trentenaire survoltée et révoltée, en rage contre le libéralisme, l'aliénation au travail, la surconsommation, mais aussi la laideur des centres-villes et... la génération de ses parents « qui a succombé au confort et dévoré ses enfants » (sic). Attention, tout le monde en prend pour son grade dans ce film aussi passionné et passionnant que son interprète, la

siderante Judith Davis, qui signe ici sa première réalisation. Entre autofiction et observation, la jeune femme, née en 1982, frappe fort et juste. Entourée d'une troupe d'acteurs venus du théâtre, elle nous offre le coup de cœur de ce début d'année. Généreux, drôle, émouvant et totalement dans l'air du temps, son film ouvre un vrai débat de société, sans haine ni manichéisme. Avec Angèle, son double de cinéma, Judith Davis crée un personnage qui n'est pas sans rappeler un certain... Antoine Doinel. Vivement la suite ! 🎬

FRANÇOISE RICARD





Par **Karelle Fitoussi**

[@KarelleFitoussi](#)

Voilà plus de cinq ans que l'actrice-réalisatrice bataille seule pour monter son film et que les blasés de tous bords lui répondent : « Trop débutante, trop femme, trop comédienne de théâtre. » Pourtant, à 37 ans, Judith Davis, belle et engagée, drôle et révoltée, est le contre-exemple de toutes les recettes marketing du moment. « Pourquoi ne pourrait-on pas faire un film qui soit à la fois une comédie romantique, sociale, familiale et un drame ? s'agace-t-elle. J'avais conscience qu'on pouvait me prendre pour une illuminée, naïve et donneuse de leçons, mais mon travail consiste à déjouer ces craintes en utilisant l'humour, pour que le spectateur ne revête pas son armure anti-

messages. C'est impossible de faire un film qui dit "essayons de trouver du sens à notre époque" et de ne pas le faire soi-même. C'est là qu'il faut être courageux. »

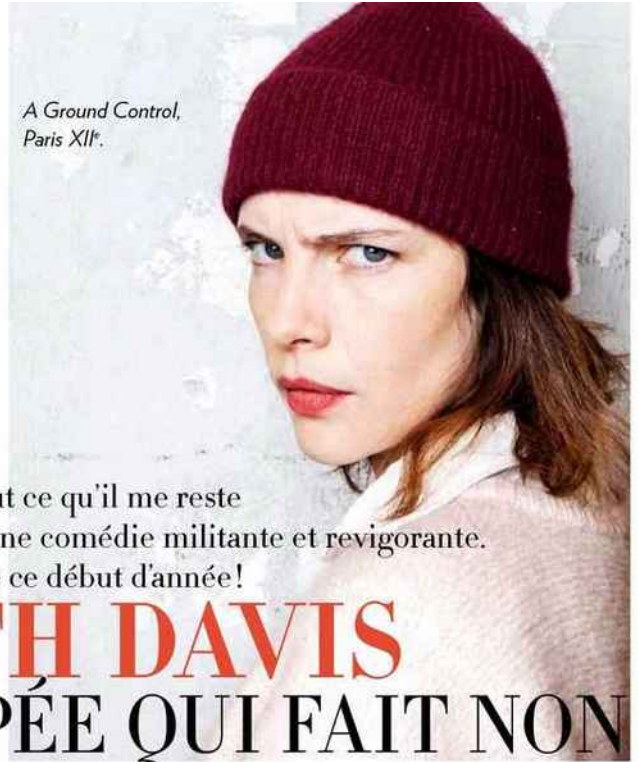
Son pari, Judith Davis, née dans les années 1980, cofondatrice et membre du collectif d'acteurs L'Avantage du doute, a fini par le réaliser, sans aides ni stars, pour un budget dérisoire de 260 000 euros. Et, bien que tourné il y a plus d'un an, le film colle incroyablement à l'air du temps. Croquant le ras-le-bol de la génération soi-disant apolitique des héritiers de mai 1968 et se rebellant contre cette malédiction qui leur colle à la peau d'être nés « trop tard ». « Le point de départ de ce film, c'est ma colère et ma difficulté à vivre dans ce monde, face à la violence, à la misère et au cynisme généralisés : qu'est-ce que je fais pour essayer d'être un tout petit peu en adéquation avec les deux, trois valeurs qui subsistent en moi ? Comment être engagé aujourd'hui alors qu'on a une pluralité de fronts et qu'on ne sait plus si on doit sauver les abeilles ou aider les réfugiés ? Je serai contente si les gens ressortent du film avec de l'énergie et de l'espoir. »

Passée par un DEA de philo et ayant longtemps caressé le fantasme de devenir architecte, comme Angèle, son double de

Son premier film, « Tout ce qu'il me reste de la révolution », est une comédie militante et revigorante. Notre coup de cœur de ce début d'année !

JUDITH DAVIS

LA POUPEE QUI FAIT NON



A Ground Control, Paris XII^e.

fiction, cette fille de militants a fini par choisir le théâtre par amour du collectif tout en repoussant les avances du cinéma après un premier rôle face à Gaspard Ulliel dans « Jacquou le croquant », il y a douze ans. « A 23 ans, j'avais la tête d'une bergère en fleur avec un petit bonnet, des taches de rousseur et tout le tralala. Il y avait un décalage terrible avec ce que j'étais. Plus on me disait que j'étais une jeune première, plus j'en rajoutais dans le genre intello engagée ! C'était une réaction de résistance. Déjà qu'on me disait tous les quatre matins qu'il fallait que je perde du poids ! »

Mi Don Quichotte mi-Nanni Moretti, éternelle indignée mais idéaliste, Judith Davis est depuis repartie tenter de changer le monde. Entourée de sa troupe avec qui elle rejouera à partir du 19 mars au Théâtre de l'Atelier le spectacle « La légende de Bornéo », sur la problématique du travail, elle a déjà repris la plume pour réfléchir avec poésie à la question de la féminité et à son conditionnement. Tout en travaillant à un second film. Réaliste mais exigeant l'impossible. ■

En salle actuellement.



SON FILM EST
L'ADAPTATION
DE DEUX PIÈCES
MONTÉES AVEC
SON COLLECTIF
DE THÉÂTRE,
L'AVANTAGE DU
DOUTE



Angèle (Judith Davis) veut retrouver le sens des mots et de la parole.

« J'avais envie de chemins de traverse »

CINÉMA

La réalisatrice **JUDITH DAVIS** aborde des questions fondamentales de notre époque, sans délaissier le burlesque et le romantisme.


**Christophe
Kantcheff**

Cofondatrice de la compagnie théâtrale L'Avantage du doute, Judith Davis a conçu *Tout ce qu'il me reste de la révolution* dans le prolongement d'une pièce écrite et jouée avec ses acolytes, que l'on retrouve dans le film. Autant dire que le collectif n'est pas un vain mot pour la réalisatrice.

Que vous reste-t-il de la révolution ?

Judith Davis : Le titre dit : *Tout ce qu'il me reste de la révolution* : c'est peut-être peu, mais c'est aussi

« tout ». C'est l'énergie vitale d'avoir encore envie de se réunir, de répondre à cette nécessité profondément humaine selon laquelle il est impossible de vivre bien si on ne vit pas avec les autres... La nature humaine, si tant est qu'elle existe, n'est pas que compétitive. Nous avons aussi une propension à coopérer, à éprouver de la joie d'être ensemble. Il s'agit de revenir à quelque chose de modeste, un humanisme de base qui peut parfois être jugé en deçà d'un combat, mais peu importe. Mon envie, c'est de mobiliser le maximum de personnes, d'être en

dehors des *a priori* politiques ou idéologiques sur ce que signifie s'engager.

« Tout ce qu'il me reste de la révolution », c'est la conviction que, si l'on continue d'accepter un système qui fabrique de l'autodestruction, si, dans les entreprises, les cadres, les n+1, n+2, etc., continuent d'appliquer des normes de management qui cassent les chaînes de solidarité, produisent de la paranoïa et humilient, quelque chose en eux va se révolter sous forme d'un pétage de plombs, d'une maladie – c'est ce qui arrive au personnage de

Stéphane dans le film. Le monde de l'entreprise, en tant que paradigme, est en train de contaminer les sphères de toutes les activités humaines. C'est pourquoi il faut arrêter, parce que nous sommes tous perdants, à part 2 % de la population qui profitent de ce système-là.

Angèle est tournée vers Mai 68, c'est une référence immense et pesante. Mais comment est-elle de son époque, la nôtre ?

La quête politique d'Angèle est en même temps une quête personnelle. Pour qu'elle soit de plain-pied dans son époque, elle doit dépasser son anachronisme, elle qui se veut l'héritière des luttes des années 1970, quand on pouvait épouser une cause de façon absolue, l'engagement prenant en charge toutes les composantes de la vie. Une des clés consistait à la



confronter au totalitarisme des critères imposés par le capitalisme actionnarial : la compétition et la rentabilité. Critères qui font barrage, contrairement à ce qui se passait en Mai 68, à un récit alternatif et à toute pensée politique.

En revanche, comme en 68, la parole est fondamentale...

Angèle ne cesse de dire qu'il faut reprendre la parole. C'est une lutte contre le désespoir de voir nos mots et notre imaginaire devenir des produits. Ils sont achetés par des think tanks qui les vident de leur sens et les revendent à des agences de communication, qui elles-mêmes les redistribuent à travers Internet et les médias. D'où la création, dans le film, d'un collectif de parole. « Tout ce qu'il nous reste de la révolution », c'est aussi d'être assis sur de petites chaises dans une école primaire en train de nous demander : qu'est-ce que cela veut dire, « quelqu'un » ?

Cependant, plus Angèle parle – et elle ne s'en prive pas – moins elle voit. Un des éléments narratifs et dramaturgiques du film qui m'importait beaucoup, c'était

qu'elle devait connaître un temps de silence : elle se tait, regarde les autres, dans leur solitude, leur humanité. C'est pourquoi ce n'est pas Angèle qui dit ses quatre vérités à Stéphane. C'est lui qui s'autorévèle. Angèle passe par cette période de silence pour reprendre plus tard la parole à un endroit peut-être plus vaste pour elle et pour son engagement.

J'ajouterai ceci : le film a eu du mal à trouver son financement, il a failli ne pas se faire. Ainsi, tout est lié : comme c'est une comédie sociale et romantique, et qu'il emprunte au drame familial, il ne pouvait être rangé dans aucune case. À partir du moment où il ne correspondait pas à un produit déjà identifié et qu'il ne comportait pas d'acteurs connus, on ne pouvait mesurer son potentiel de rentabilité...

Mais je ne m'exclus de rien : moi-même, je constate combien mon imaginaire est formaté par l'uniformisation des propositions filmiques : qu'il s'agisse de mon rapport à l'attente, au suspense, au rythme, au message... J'avais envie de chemins de traverse.

Aviez-vous en tête des cinéastes qui se sont posé des questions révolutionnaires sur la narration ou la façon de montrer ?

J'avais plutôt en tête de ne rien m'interdire. En termes de découpage ou de mise en scène, par exemple. Comme le théâtre est ma culture première, je ne sens pas peser sur moi une cinéphilie écrasante. En fait, il y a de très nombreux cinéastes auxquels j'ai pu penser pour m'autoriser certaines choses. Par exemple, Sidney Lumet, qui, dans *À bout de course*, est dans une économie de situations et de mise en scène pour raconter le point de rencontre entre l'intime et le politique. Ou Guy Madin, d'une manière très différente. Ou encore Sempé, qui n'est pas du tout cinéaste mais qui instaure un rapport d'échelle tel qu'il peut dessiner un humain avec tous ses problèmes, mais de si loin qu'on voit un ciel étoilé au-dessus de sa tête, ce qui le replace dans un plan plus vaste. Ce n'est évidemment pas un hasard si Angèle est urbaniste : je pouvais inscrire mes personnages dans des



paysages et un cosmos plus grand.

L'humour et le burlesque ont un rôle important. Ils font décoller le film du réalisme...

Ma première proposition formelle, c'était le rire. Parce que nous devons rire ensemble de ce qui nous arrive. Depuis toujours, en présence d'une situation de violence et de crise, rire ensemble libère. C'est un rire à hauteur d'homme, pas un ricanement ou un rire en surplomb. Et le rire permet de glisser, l'air de rien, vers des questions que je souhaite que tout le monde prenne à bras-le-corps. Comme celle-ci, qu'il est impossible de poser sérieusement de but en blanc, sous peine de hérissier le spectateur : de quoi est-on encore sûr ?

Il y a en effet beaucoup d'écart avec le réalisme dans le film. À un moment, je réfléchissais à la manière dont Angèle serait habitée et même contaminée par l'Histoire. Je me demandais comment j'allais représenter cela en image. Et soudain, je me suis vue dans le reflet d'une vitrine : je portais de grosses lunettes genre RDA, une chapka énorme, un grand manteau jaune et des bottes. Je m'habille comme cela quand je me sens un peu fatiguée et que je veux passer inaperçue [rires]. Du coup j'ai donné un peu plus de ce qui m'appartient à Angèle, et c'est de là qu'est venue la scène où elle se prépare à revenir chez son père, presque onirique.

Angèle est beaucoup plus à l'aise avec son débit de parole qu'avec son corps. Celui-ci semble souvent « empêché »...

J'ai hérité d'une conception du politique où tout pouvait se résoudre sur un plan théorique. Donc le corps, l'amour, la famille... c'était secondaire. Je voulais raconter cela aussi, bien sûr, et l'incarner ! On dirait qu'Angèle marche avec sa tête : son corps bute sur des portes, des obstacles... Utiliser le burlesque pour montrer, cela me plaisait beaucoup.

Il y a aussi toute la question de la féminité, qui est réelle mais moins marquée dans le film. La transmission mère-fille ne s'est pas faite. Ce n'est pas pour rien que la mère d'Angèle vend des soutiens-gorge, qui symbolisent une attention portée au corps, à la poitrine d'une femme. Ce sont des petites choses mais qui, du point de vue intime et du rapport à l'autre, sont très importantes. Angèle a tout cela à rattraper. ■



La politique du rire

CRITIQUE

Dans *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, Judith Davis met en scène une jeune femme qui bute sur la manière de changer le monde.

Angèle (Judith Davis) est urbaniste. Changer la ville, n'est-ce pas changer la vie ? Angèle est en rogne contre le monde tel qu'il ne va pas bien et voudrait le transformer. Dans les premières séquences de *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, on la voit marcher ou se déplacer à vélo dans Paris, mais elle n'est jamais à l'endroit adéquat ni dans le bon couloir. Littéralement, la jeune femme est « à côté ». Au bureau d'études où on envisageait de l'embaucher, on la met même dehors, avec des arguments de gauche et bien-pensants. Angèle riposte par une longue tirade saignante et finalement drolatique, que le Nanni Moretti des débuts n'aurait pas reniée.

Angèle fait partie de ces jeunes intellos précaires, l'âme militante sans trop savoir comment s'y prendre ni par où commencer. Mai 68 la fascine, en même temps

qu'il l'empêche. Elle est revenue vivre chez son père, Simon (Simon Bakhouch), resté fidèle à sa propre jeunesse. Intègre, il n'a pas bougé de la cité où il vit depuis toujours. Tandis que son autre fille, la sœur d'Angèle, Noutka (Mélanie Bestel), a choisi une vie bourgeoise, avec enfants et mari, Stéphane (Nadir Legrand), un manager d'entreprise pressuré.

Tout ce qu'il me reste de la révolution n'a rien de nostalgique. Au contraire, c'est un film d'apprentissage très contemporain. Un film qui prend en charge le comment, alors qu'Angèle ne cesse de répéter « pourquoi ? » (comme une petite fille dans *Ici et ailleurs*, de Jean-Luc Godard, à qui la mère répond, comme Noutka à sa sœur : « Arrête de toujours poser la question du pourquoi ! »).

Comment de nouveau se parler dans un monde sourd et au langage stéréotypé ? Avec quelques

chômeurs, Angèle et son amie Léonor (Claire Dumas) créent un groupe de parole dans une école primaire pour redéfinir le sens premier des mots et des choses. Comment retrouver l'équilibre dans un monde où, quand il s'agit d'être sur des rails, Angèle se casse la figure, au propre comme au figuré ? Grâce à un amoureux (Malik Zidi) beaucoup plus libéré et aérien. Grâce à des retrouvailles avec sa mère (Mireille Perrier), apaisée et apaisante.

Dans *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, le burlesque politise le réel (il n'a rien de naturel puisqu'on bute dessus), et les corps en souffrance enflamment la parole. Voici un geste artistique volontaire et déjà libre (pour un premier film), sérieux et hilarant. Pour la révolution, on ne sait pas. Mais si tout ce qui nous reste du cinéma, c'est ce film-là, alors on est d'accord ! **C. K.**

Tout ce qu'il me reste de la révolution, Judith Davis, 1 h 28.

serte pour la dernière son monologue, Mon ce jeudi, jeunes gens et 15 €. Tél. 02.38.62.41.00. www.ccn-orleans.com

les spectacles. Tarifs : 10 € dramatique national d'Orléans (CDNO). Jeudi 31 janvier à 20 h 30 et vendredi 1^{er} février à 19 h 30.

vegnacq. La rasséenne reçoit, à Fleury-les-Aubrais, Firmin & Hector. Le duo présente **Chroniques d'ouïe-tambe**, un requiem

Passarelle. Tarifs : 13 €. À 20 heures, à La médien et réalisateur Alex

Fatoumata, la voix de l'Afrique



au à en pleurer.

ENTRÉE ■ Moment de grâce, hier, sur la scène du théâtre d'Orléans. La chanteuse et musicienne maliennne, Fatoumata Diawara, a envahie les 500 spectateurs, les faisant chanter et danser à l'unisson, sur la scène comme dans la salle. Accompagnée de quatre musiciens, la fille spirituelle de Feta Kuti et Nina Simone met sa voix sublime au service de la tolérance et de la paix. Avec la musique comme passeport, Fatoumata Diawara ouvre les frontières. Et c'est

Touss : R.S. Photo : Eric Minot

CINÉMA ■ La comédienne présente son premier film **La révolution selon Judith Davis**



derrière la caméra.

LEU, la comédienne Judith Davis est à la fois devant et

que reste-t-il de la révolution, de ses transmissions, des illusions marxistes ? Autant de questions posées par la comédienne Judith Davis, à l'affiche de son premier long métrage, Tout ce qu'il me reste de la ré-

volucion. Elle est, ce soir, l'invitée du cinéma Les Carmes pour en débattre avec le public orléanais.

« Ce film fait partie de la sélection du Festival Télérama, mais comme nous tentons absolument à recevoir la réalisatrice, qui a aussi le premier rôle, nous avons décalé légèrement la projection en avant-première », explique Myriam Djebbour-Roumier, du cinéma orléanais.

Un petit bonheur de droïerie

En tout cas, « c'est un petit bonheur de droïerie, une comédie dans laquelle

tu te marres dès le début, et avec une vraie perfor-mance d'actrice », note-t-elle encore. « Le propos est aussi très critique envers les soixante-huitards, qui regrettent la société de leur jeunesse et reprochent aux jeunes de ne pas être assez solidaires. C'est donc un film un peu politique mais l'analyse est légère et tellement drôle ! C'est une vraie surprise et un film auda-

■ **Préquel.** Projection aujourd'hui à 19 h 30 au cinéma Les Carmes, en présence de la réalisatrice Judith Davis. Durée : 1 h 28.

Kendo Espartero



"L'Autre continent" de Romain Cogitore : prix du jury des spectateurs.

Trois films qui ont marqué les Rencontres

"Tout ce qui me reste de la révolution" de Judith Davis



Judith Davis, réalisatrice, Mélanie Bestel, comédienne et Christine Poitier de l'Autre cinéma.

"Que reste-t-il de la révolution, de ses transmissions, de l'héritage de la culture de Gauche des années 60-70 ?", interroge le film qui a été diffusé en avant-première samedi. La réalisatrice met avant les initiatives collectives notamment un groupe de paroles. Il est composé de personnes issues de divers milieux qui s'interrogent sur ce qui est le plus important pour tenter de

portée aux images et au montage. C'est un film ouvert sur le monde. "Chien de garde" de Sophie Dupuis a été très discuté pendant les délibérations, mais il a fallu trancher entre ces deux films". Le synopsis de Frédéric Mercier. Le synopsis du film primé et diffusé en avant-première est le suivant : Maria a 30 ans, elle est impatiente, frondeuse et experte en anglais. Olivier en a 25, il est timide et parle

"Amanda" de Mikhaël Hers



Mikhaël Hers.

Mikhaël Hers (photo), réalisateur, a longuement discuté avec le public mercredi dernier. Il traite un thème actuel (les attentats) sans effusion. A peine entrevoyait-on le drame. La disparition, le deuil, l'absence sort traités de manière intimiste. Ce qui intéresse le réalisateur, c'est comment les personnages vont y faire face. "Il y a quelque

droit au but. Mais des épreuves vont les transformer tous deux, testant la force de leur relation amoureuse. Ce film sortira au printemps 2019.

Les lycéens ont choisi "L'heure de la sortie"

Le jury des lycéens, composé d'élèves de seconde, première et terminale des lycées Claude-Bernard et Louis-Armand de Villefranche, du lycée Val de



Une partie de jury des lycéens.

"Sofia" de Myriam Ben M'Barek



Photo : Wiame Haddad

"Sofia".

Les spectateurs ont chaleureusement applaudi la jeune réalisatrice Myriam Ben M'Barek, en visioconférence avec la salle. Elle a livré son ressenti après un mois de diffusion au Maroc : "Le film a été vu par environ 20 000 spectateurs, ce qui est énorme pour le Maroc, autant d'hommes que de femmes, des jeunes et des familles, de la classe populaire et de la bourgeoisie... La société marocaine semble prête à accepter de débattre sur la législation inadéquate pour ces situations de femmes dominant naissance à un bébé issu d'un viol ou conçu en dehors du mariage. J'aimerais que ce film puisse partici-

per à l'ouverture du débat dans toutes les familles et dans la société marocaine".

Présenté le 16 mai au Festival de Cannes 2018, "Sofia" a été particulièrement ovationné et a reçu le prix du meilleur scénario de la section "Un certain regard".

La jeune réalisatrice Myriam Ben M'Barek nous montre, dans un film grave et pudique, sans jamais être vulgaire, la domination de l'argent et de la corruption dans une société où femmes et hommes, jeunes et parents, sont enfermés dans rôles pré-définis en fonction de leur classe sociale.

■ **Hervé Rocle**
Correspondant local de presse